

Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris

Société franco japonaise de Paris. Auteur du texte. Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris. 1922-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Avril-Juin 1922. N° 52.

BULLETIN
de la
Société Franco-Japonaise
de Paris

*Honoré d'une Souscription
du Ministère de l'Instruction Publique*

April 1922 N. 55

BULLETIN

Society of Economic Entomology

Volume 11, No. 1, 1922

Paraissant trimestriellement.

AVRIL-JUIN 1922.

52

BULLETIN
de la
Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900



SIÈGE SOCIAL :
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, RUE DE RIVOLI, (1^{er})

Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne)

PARIS

—
1922

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise

de Paris

Fondée le 24 octobre 1900



1913

PALAI DE L'UNIVERSITÉ - PAVILLON DE MARIANI

102, rue de Valenciennes

Publication de la Société Franco-Japonaise, 102, rue de Valenciennes, Paris

PARIS

1913

SOMMAIRE

	Pages.
Statuts de la Société franco-japonaise de Paris	7
Composition du Bureau et du Conseil d'Administration de la Société franco-japonaise de Paris	9
Liste alphabétique des nouveaux membres de la Société franco-japonaise de Paris (Supplément à la liste générale parue dans le <i>Bulletin</i> n ^o 42-43 (janvier-septembre 1919)	11
L'exposition d'art japonais au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (Paris, 20 avril-30 juin 1922), par M ^{lle} MARIE-MADELEINE VALET	15
Ouverture de l'Exposition de la Paix à Tôkyô	25
Principaux enseignements de la Vraie Secte de la Terre Pure , par M. le professeur OHSUMI	29
Divers :	
L'activité industrielle et commerciale du Japon au Chantoung	58
Vie de la Société franco-japonaise de Paris :	
22 ^e Assemblée générale annuelle (Paris, 30 mars 1922)	59
Déjeuner du 15 juin 1922, en l'honneur de S. A. I. le prince KITA-SHIRAKAWA	64
Matinée du 8 avril 1922, organisée par l'Association française des Amis de l'Orient, en commémoration de la naissance de Çakyamuni	65
Nomination de M. YVES GUYOT à la vice-présidence	66
Nomination de M. H. CHEVALIER, trésorier, au poste de consul général du Japon à Paris	66
Bibliographie :	
<i>La Mandchourie et le Japon</i>	67
<i>La vie sociale au Japon</i>	69

CONTENTS

Chapter I. The general development of the
Chapter II. The general development of the
Chapter III. The general development of the
Chapter IV. The general development of the
Chapter V. The general development of the
Chapter VI. The general development of the
Chapter VII. The general development of the
Chapter VIII. The general development of the
Chapter IX. The general development of the
Chapter X. The general development of the
Chapter XI. The general development of the
Chapter XII. The general development of the
Chapter XIII. The general development of the
Chapter XIV. The general development of the
Chapter XV. The general development of the
Chapter XVI. The general development of the
Chapter XVII. The general development of the
Chapter XVIII. The general development of the
Chapter XIX. The general development of the
Chapter XX. The general development of the
Chapter XXI. The general development of the
Chapter XXII. The general development of the
Chapter XXIII. The general development of the
Chapter XXIV. The general development of the
Chapter XXV. The general development of the
Chapter XXVI. The general development of the
Chapter XXVII. The general development of the
Chapter XXVIII. The general development of the
Chapter XXIX. The general development of the
Chapter XXX. The general development of the

STATUTS
DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE
DE PARIS

I. — But et siège social.



ARTICLE PREMIER. — La Société Franco-Japonaise de Paris est un centre où se traitent toutes les questions dont s'occupent à un titre quelconque les japonisants : artistes, industriels, commerçants, amateurs et savants.

Elle favorise le développement des relations sociales entre les Français et les Japonais, en offrant aux résidents et voyageurs français au Japon, et japonais en France, l'assistance dont ils ont besoin pour leurs études et leurs affaires.

ART. 2. — La Société a pour moyens d'action des conférences, des publications et une bibliothèque composée d'ouvrages spéciaux.

ART. 3. — La Société a son siège à Paris, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli; ce siège peut être transféré, à Paris, par décision du Bureau.

II. — Composition de la Société.

ART. 4. — La société se compose : 1^o de membres d'honneur; 2^o de membres donateurs; 3^o de membres à vie; 4^o de membres annuels; 5^o de membres libres.

Pour devenir membre de la Société, il faut être présenté par deux membres et agréé par le Conseil.

Le titre de membre d'honneur peut être offert à de hautes personnalités, parmi lesquelles peuvent être choisis des présidents d'honneur.

Les membres donateurs sont ceux qui auront versé une somme de 300 francs au minimum en une fois.

Les membres à vie sont ceux qui auront payé une somme de 150 francs.

Les membres annuels sont ceux qui versent une cotisation annuelle de 20 francs, plus 20 francs d'entrée, donnant droit à l'insigne.

Le titre de membre libre peut être accordé à des personnes susceptibles — notamment par la voie de la presse — de rendre des services à la Société.

ART. 5. — Les dames peuvent faire partie de la Société.

III. — Administration de la Société.

1^o CONSEIL.

ART. 6. — La Société est administrée par un Conseil composé de 35 membres élus en Assemblée générale, et renouvelable annuellement par cinquième.

Les membres sortants sont rééligibles.

ART. 7. — En cas de vacance, pour quelque cause que ce soit, le Conseil pourvoit lui-même au remplacement de ses membres, sauf ratification par la plus prochaine Assemblée générale.

ART. 8. — Tout membre nommé en remplacement d'un membre décédé ou démissionnaire est considéré comme mis en son lieu et place, et ses fonctions ne s'étendent pas au delà du terme assigné à son prédécesseur.

ART. 9. — Le Conseil se réunit au moins six fois par an.

ART. 10. — Tout membre du Conseil ayant manqué aux séances consécutives d'une année pourra être considéré comme démissionnaire.

ART. 11. — Le Conseil a la haute administration de la Société; il nomme le Bureau chargé de la gestion.

Il statue sur les admissions et les radiations de sociétaires, sur les acceptations de dons et legs; il charge le Bureau de soumettre à l'Assemblée générale toutes les propositions qu'il juge utiles et, en particulier, les modifications aux statuts qui peuvent lui paraître nécessaires.

2^o BUREAU.

ART. 12. — Le Conseil choisit annuellement son Bureau parmi ses membres dans la séance qui suit l'Assemblée générale.

ART. 13. — Le Bureau se compose : d'un Président, de plusieurs Vice-Présidents, d'un Secrétaire général, d'un Bibliothécaire archiviste, d'un Trésorier, d'un Trésorier adjoint.

Le Bureau pourra prendre, dans le sein du Conseil, des adjoints au Trésorier et au Secrétaire général.

ART. 14. — Les fonctions des membres du Conseil et du Bureau sont gratuites.

ART. 15. — Le Bureau est chargé de la gestion de la Société; il expédie les affaires courantes et pourvoit à toutes les dépenses utiles.

Il veille à la constitution d'un fonds de réserve pris sur tout ou partie des apports fournis par les membres à vie ou donateurs.

ART. 16. — Les employés, salariés ou non, reconnus nécessaires par le Bureau, seront désignés, congédiés et remplacés par le Président.

IV. — Assemblées générales.

ART. 17. — L'Assemblée générale des sociétaires est convoquée en séance ordinaire une fois par an, dans le premier trimestre.

Son bureau est celui du Conseil d'administration.

ART. 18. — Il est présenté à l'Assemblée, par le Bureau, un rapport moral et financier de l'état de la Société.

L'ordre du jour est établi par le Bureau; il n'y figure que les propositions émanant du Conseil ou qui auraient été communiquées au Bureau, huit jours au moins avant la séance, par un ou plusieurs sociétaires.

ART. 19. — L'Assemblée arrête les comptes, procède aux élections des membres du Conseil et se prononce sur toutes propositions qui lui sont présentées par le Bureau.

ART. 20. — Il peut être tenu des assemblées générales en séance extraordinaire; elles sont alors convoquées par délibération spéciale du Conseil.

ART. 21. — Les décisions de l'Assemblée générale sont prises à la majorité des membre présents ou ayant exprimé leurs suffrages.

Les votes pourront avoir lieu par procuration ou par correspondance.

V. — Dissolution.

ART. 22. — La dissolution de la Société ne pourra être prononcée qu'en Assemblée générale. Il sera décidé dans cette séance de l'attribution de l'actif.

COMPOSITION DU BUREAU
ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. G. CLEMENCEAU, ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL, ANCIEN MINISTRE DE LA GUERRE.
M. L'AMBASSADEUR DU JAPON EN FRANCE.

MEMBRES D'HONNEUR

LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX ARTS.
LE MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.
P^{ce} AUGUSTE D'ARENBERG, Membre de l'Institut.
P^{ce} ROLAND BONAPARTE, Membre de l'Institut.
BOUSQUET. Ancien Conseiller d'État.
COLLIN DELAUAUD. D^r honoraire de l'Office National du Commerce Extérieur.
CROISSET. Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris.
DIOSY. Vice-Président du Conseil de la *Japan Society*.
DUBAIL (G.) Ministre Plénipotentiaire.
FURUICHI (B^{on} Koi) Membre de la Chambre des Pairs du Japon.
HANOTAUX. Membre de l'Académie Française.
HIRAYAMA. Membre de la Chambre des Pairs du Japon.
ISHII (S. E. le Vicomte). Ambassadeur du Japon à Paris, ancien Ministre des Affaires Étrangères
du Japon.
KURINO (Vicomte) Ancien Ambassadeur du Japon en France.
LÉVI (Sylvain).. Professeur au Collège de France.
MASAKI (S.) Directeur de l'École des Beaux-Arts de Tôkyô.
MATSUI (S. E. le B^{on}). Ancien Ambassadeur du Japon en France.
SAÏONJI (Marquis) Ancien Président du Conseil des Ministres du Japon.
SAMAD KHAN Env. Extr. et Ministre Plénipotentiaire de Perse à Paris.
SCHNEIDER. Maître de forges.
SÉNART Membre de l'Institut.
SIEGFRIED Sénateur, Ancien Ministre du Commerce.
SOCIÉTÉ DES ATELIERS ET CHANTIERS DE LA LOIRE.
SUYÉMATSU (Vicomte). Ancien Ministre.
TATSUKÉ (S.) Ministre du Japon à la Haye.
TSUJI-SHINGI (B^{on}). Président de la Société Impériale d'Instruction publique à Tôkyô.
WADA (H.) Ancien Commissaire général de la Section Japonaise à l'Exposition
de Londres 1910.

BUREAU

Président.

BERTIN, Membre de l'Institut, Directeur du Génie maritime C. R.

Vice-Présidents.

LEBON, Général, ancien Ambassadeur extraordinaire de France au Japon.

HERRIOT, Député-maire de Lyon.

GÉRARD, Ancien Ambassadeur de France au Japon.

MATSUDA, Ministre plénipotentiaire à l'Ambassade du Japon en France.

BUREAU (suite).

Secrétaire général.

SOUHART, Ministre Plénipotentiaire.

Secrétaire général adjoint.

ALÉVÊQUE, Explorateur.

Bibliothécaire archiviste.

DOPFELD, Ancien directeur de Postes françaises à Shangha

Trésorier.

CHEVALIER (H.), Consul général du Japon à Paris.

Trésorier adjoint.

FUNAHASHI, de l'Ambassade du Japon.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

- ANCELET. Docteur en Médecine.
 ASHIDA Secrétaire à l'Ambassade du Japon en France.
 BERTHELOT (Ph.). Ancien Secrétaire général du Ministère des Affaires Étrangères.
 CORVISART (G^{al} B^{on}). Ancien attaché militaire de France au Japon.
 DESLANDRES. Membre de l'Institut.
 DUFOURMANTELLE. Secrétaire général honoraire de l'Alliance française.
 DUVAL (G^{al}).
 DUVENT (Ch.). Artiste peintre.
 GUYOT (Yves). Ancien Ministre.
 ISAAC (P. A.). Artiste peintre.
 ITCHIGO (C^{nc} de Vaiss.). Attaché naval à l'Ambassade du Japon.
 KIJIMA Consul du Japon à Lyon (en congé au Japon).
 KRAFFT (Hugues). Membre du Conseil d'Adm. de l'U. C. des Arts Décoratifs.
 PAUL LABBÉ Directeur de l'Alliance française.
 LEMAIRE (Eug.) Ag^t g^l de la Soc. d'Encouragement pour l'Industrie Nationale.
 LE ROND (G^{al}). Ancien attaché militaire de France au Japon.
 LÉVY (R. G.). Sénateur, membre de l'Institut.
 MARTINIE Administrateur de la Banque franco-japonaise.
 MAZELIÈRE (M^{is} de la). Littérateur.
 METMAN. Conservateur du Musée des Arts Décoratifs.
 ODIN (Ulrich)
 REGNAULT. Ancien ambassadeur de France au Japon.
 SHIBOUYA (L^t-C^{el}). Attaché militaire du Japon en France.
 TERRAIL. Négociant en soies.
 VEVER. Joaillier-orfèvre.

Membre honoraire : Ed. CLAVERY, Ministre Résident de France en Équateur

Composition du Conseil d'Administration par séries.

(Y compris les Membres du Bureau.)

Première série.	Deuxième série.	Troisième série.	Quatrième série.	Cinquième série.
ALÉVÊQUE	G ^{al} DUVAL	DOPFELD	ANCELET	DESLANDRES
HERRIOT	DUVENT	BERTHELOT	ASHIDA	MATSUDA
KRAFFT (H.)	G ^{al} LE ROND.	LABBÉ (P.)	BERTIN	C ^{dt} ITCHIGO
LEMAIRE (E.)	G ^{al} B ^{on} CORVISART	DUFOURMANTELLE	CHEVALIER	M ^{is} DE LA MAZELIÈRE
METMAN	GÉRARD	ISAAC	GUYOT (Yves)	MARTINIE
REGNAULT	TERRAIL	KIJIMA	R.-G., LÉVY	L ^t -Col ^l SHIBOUYA
VEVER	ODIN	SOUHART	G ^{al} LEBON	FUNAHASHI

La deuxième série sera soumise à réélection en 1923.

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES NOUVEAUX MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE
DE PARIS

Supplément à la liste générale parue dans le Bulletin n° 42-43
(janvier-septembre 1919).

H. membre d'honneur; D. membre donateur; V. membre à vie; A. membre annuel; L. membre libre.

-
1920. A Alsot (Georges), 11, rue de Châteaudun, Paris (9^e).
1921. A Beppu (K.), chancelier à l'Ambassade du Japon, 9, rue La Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Berk, aux soins de M. Champion, libraire-éditeur, 5, quai Malaquais, Paris (6^e).
1921. A Blanc (Georges), élève à l'École du Génie maritime, 2, rue de Fleurus, Paris (6^e).
1921. A Bourguignon (Charles), attaché au Bureau de la Presse de l'Ambassade du Japon, 41, rue Pasquier, Paris (8^e).
1921. A Breguet, Horlogerie, 2, rue Édouard-VII, Paris (9^e).
1921. A Champion (Édouard), libraire-éditeur, 5, quai Malaquais, Paris (6^e).
1920. A Dautremer, Consul général de France, 26, place de l'Église à Bièvres (Seine-et-Oise)
1920. A Dizengremel, Fondé de pouvoirs à la Banque franco-japonaise, 34, rue de Châteaudun, Paris (9^e).
1922. A Enjolras (Francisque), sénateur de la Haute-Loire, 36, rue de Laborde, Paris (8^e).
1921. A C^{te} de Fleurieu, 26, avenue Kléber, Paris (16^e).
1922. A Fujita (Kitaro), Ambassade du Japon, 9, rue La Pérouse, Paris (16^e).
1922. A Mme Fujita (Marie-Jeanne), Ambassade du Japon, 9, rue La Pérouse, Paris (16^e).
1919. A Funahashi, Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Garibaldi, négociant, 53, boulevard de Strasbourg, Paris (16^e).
1921. A Gouilloux (Louis), Banque franco-japonaise, 41, rue Gambetta, à Boulogne-sur-Seine (Seine).
1920. V Grenier, capitaine, attaché au Ministère de la Guerre, 36, rue Ballu, Paris (9^e).
1921. A Haguenuer (Charles), étudiant, 56, rue Gay-Lussac, Paris (5^e).
1921. A Hamasaki (Hajime), négociant, 8, rue Lafont, à Lyon.
1920. A Hanada (Toru), Professeur à l'Université de Kyôto, 43, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine (Seine).
1919. A Hibiki, sous-directeur de la Banque franco-japonaise, 18, boulevard Emile-Augier, Paris (16^e).
1921. A Hidaka, attaché à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Horiouchi (Hiromassa), directeur de la maison Horikoschi et C^{ie}, 55, rue des Petites-Écuries, Paris (10^e).
1920. A Ikéda, 1, avenue Charles-Floquet, Paris (7^e).
1920. A Inouyé, capitaine de corvette, attaché naval à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).

1921. A Itchijo, capitaine de vaisseau, attaché naval à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Jordan (Marcel), chargé de la section d'Extrême-Orient à l'Office National du Commerce extérieur, 114, rue de Rennes, Paris (6^e).
1921. A Kato (Sotomatsu), secrétaire à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Kô, capitaine de corvette, à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Kuga (Tsisaburo), Société Mitsubishi, 15, boulevard des Italiens, Paris (2^e).
1920. A Lambert (Paul), Banque franco-japonaise, 34, rue de Châteaudun, Paris (9^e).
1921. V Laurent (Charles), 1, avenue Camöens, Paris (16^e).
1920. A Ledard (René), Banque franco-japonaise, 34, rue de Châteaudun, Paris (9^e).
1921. A Legrand (C^t Paul), attaché au Ministère de la Guerre (2^e Bureau), 90, boulevard Pereire, Paris (17^e).
1921. A Lépine (Professeur), Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon.
1921. A Le Prieur (Y.), lieutenant de vaisseau, 6, rue Auguste-Bartholdi, Paris (15^e).
1921. A Maeda (marquis), Ambassade du Japon, Hôtel Majestic, avenue Kléber, Paris (16^e).
1921. A Matsuda, Ministre plénipotentiaire à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Maurouard (Lucien), Ministre plénipotentiaire, 39, avenue Mozart, Paris (16^e).
1922. A Mme Milhit (Jeanne), 36, rue de Laborde, Paris (8^e).
1921. A Miyakoshi, attaché à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1920. A Mizogushi (colonel C^t), attaché à la personne de S. A. I. le Prince Higashi-Kuni I, avenue Charles-Floquet, Paris (7^e).
1920. A Montocchio (Fernand), 10, rue Saint-Philippe-du-Roule, Paris (8^e).
1921. A Morikawa (Chitoku), Professeur au Bukkyo Daigaku de Tôkyô, 3, rue de l'Odéon, Paris (6^e).
1921. A Murakami, capitaine de corvette à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1922. A Nagaé, Ingénieur, lieutenant de vaisseau, 41, rue des Écoles, Paris (5^e).
1921. A Normand (Georges), décorateur, 60, boulevard de Clichy, Paris (18^e).
1920. A Ohashi (Zenziro), employé chez M. Banno, 15, boulevard des Italiens, Paris (2^e).
1920. A Ohsumi (Shun), Professeur à l'Université de Tôyo, 9, rue des Archives, Paris (4^e).
1921. A Okada, capitaine d'artillerie à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Ono (Seijchiro), 3, rue de l'Odéon, Paris (6^e).
1922. A Ono (Tetsuo), Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Pedevilla, inspecteur au Crédit Foncier, 31, rue de Lubeck, Paris (16^e).
1922. A Pelliot, membre de l'Institut, 52, boulevard Edgar-Quinet, Paris (14^e).
1922. A Petit (Mme Renée), 5, rue d'Argenson, Paris (8^e).
1922. A Pin (docteur), 36, rue de Maubeuge, Paris (9^e).
1922. A Pohl (Otojiro), 4, rue d'Hauteville, Paris (10^e).
1921. A Pommier (Henri), attaché au Bureau de la Presse de l'Ambassade du Japon, 9, rue de l'Aqueduc, Paris (10^e).
1920. A Mme de Popielawska (Odette Souhart), 2^{ter}, avenue de Ségur, Paris (7^e).
1922. A Réallon (Robert), négociant, 14^{bis}, rue Oudinot, Paris (7^e).
1921. A Sakaï, capitaine d'infanterie, Ambassade du Japon, 5^{bis}, rue Henri-Martin, Paris (16^e).
1921. A Mlle Saillard, 2, rue des Écoles, à Bar-sur-Seine (Aube).
1921. A de Saint-Félix, 70, avenue de Villiers, Paris (17^e).
1921. A Sasaki, Ambassade du Japon, 9, rue La Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Sato, conseiller à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Sauphar (Jean), 31, rue Octave-Feuillet, Paris (16^e).
1922. A Sayégusa (Shigetomo), Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1922. A Schwob (Georges), rédacteur à l'Ambassade du Japon, 33, rue Lamarck, Paris (18^e).
1920. A Sekiba, membre de la Commission des Réparations, Hôtel Astoria, avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e).
1921. A Serpentié (Henri), inspecteur d'assurances, 10, rue des Beaux-Arts, Paris (6^e).

1920. A Sibiodon, 9, rue Devès, à Neuilly-sur-Seine (Seine).
1921. A Sono (Masazo), professeur à l'Université de Kyôto, 152, rue de la Pompe, Paris (16^e).
1921. D Société l'Électro-Entreprise, 43, rue de la Bienfaisance, Paris (8^e).
1921. A Takamatsu (Eytaro), comptable chez M. Banno, 15, boulevard des Italiens, Paris (2^e).
1921. A Takebayashi (Seïichi), et Mme (Fumika), 63, rue Galilée, Paris (8^e).
1921. A Tani, secrétaire à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Tavernier, président de la Société de Géographie de Lyon, château de Vaugelas, par La Verpillière (Isère).
1920. A Thoyer-Rozat (D^r Paul), 12, rue Desaix, Paris (15^e).
1921. A Tomoda, chancelier à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Vérissel, 9, rue Devès, à Neuilly-sur-Seine (Seine).
1921. A Wakasugi, secrétaire à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).
1921. A Wakatsuké, consul général du Japon à Lyon, 18, place Tholozan.,
1920. A Waleffe (B^{ne} de), 1, rue de Saint-Cloud, à Ville-d'Avray (Seine-et-Oise).
1921. A Watanabé (général), attaché militaire du Japon, 1, rue de Buenos-Ayres, Paris (7^e).
1922. A Yamada, Banque franco-japonaise, 34, rue de Châteaudun, Paris (9^e).
1921. A Yanai, attaché à l'Ambassade du Japon, 9, rue La-Pérouse, Paris (16^e).

MEMBRES D'HONNEUR, DONATEURS ET A VIE DÉCÉDÉS

L^t-C^{el} Dillais, Gonse, Harmand, Heurtel, M^{al} Teraoutchi, de Vilmorin.





L'Exposition d'Art Japonais

au

Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts

PAR

M^{lle} Marie-Madeleine VALET

Au IV^e siècle, un sculpteur chinois, Taiando, novateur qui cherchait à créer un type libre en s'affranchissant de la loi canonique des proportions traditionnelles, désireux de connaître l'opinion de ses contemporains et de recueillir des critiques sincères, fit suspendre un rideau derrière l'une de ses statues et eut la patience de rester étendu trois ans à l'ombre de ce voile afin d'écouter les remarques du public et d'en tirer des déductions profitables à son art. Protégée par ce rideau isolateur, il me serait certes plus aisé d'exprimer le fond de ma pensée. En matière de critique, l'on hésite souvent à dire la vérité absolue, tant est grande la crainte de froisser la susceptibilité, bien connue, des artistes. Nos amis japonais nous en voudraient cependant de se voir décerner par nous de banales louanges, car la louange inconsidérément prodiguée n'a jamais fait faire un pas au progrès et n'a jamais été pour personne d'aucune utilité.

L'exposition organisée, cette année, au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, par les soins du gouvernement japonais, offre un intérêt puissant. Elle est une leçon vivante, non seulement pour nous, mais aussi pour les artistes japonais eux-mêmes. Quel enseignement, en effet, nous est donné par la réunion de ces splendides *kakemono* anciens, prêtés par Sa Majesté l'Empereur du Japon et par les grands collectionneurs qui ont bien voulu se dessaisir momentanément de leurs trésors les plus précieux ! Ne sentent-ils pas tressaillir toutes les fibres raciales de leur être héréditaire, les artistes modernes, lorsqu'ils se trouvent en face de ces pages splendides : le triptyque de TANNYU KANO (1) représentant le sage *Bodhidharma* entre deux paysages évocateurs, aux lignes calmes,

(1) Dans cet article nous avons écrit les noms et placé les prénoms suivant l'ordre du catalogue. L'Exposition eut lieu au Grand-Palais, du 20 avril au 30 juin 1922.

synthétiques de sa doctrine ; le *Faucon sur un cèdre* de CHOKU-AN-SOGA ; ou ces admirables *Carpes* de TOKO KURODA ? Quelle émotion, venue des profondeurs sommeillantes de leur subconscient originel, ne doit-elle pas s'éveiller au contact visuel de ce *Tigre s'abreuvant au ruisseau*, peint par GANKU selon la plus pure tradition, ce tigre si merveilleux que l'on croit entendre bruire les herbes foulées par son pas, tandis que la nature autour du fauve s'apaise et se fait complaisante, humble, charitable, selon le vieil idéal bouddhique, afin qu'il puisse participer à la joie reposante de l'heure tranquille et paisiblement se désaltérer. Et cet *Aigle* au regard fier, de TANNYU KANO, de son œil fixe plonge jusqu'aux racines des âges pour y saisir le secret de la chaîne invisible qui le relie au puissant art des Song. Nous comprenons sa voix ; c'est celle qu'entendit OKAKURA KAKUZO lorsqu'il écrivit : *La grande somme de pensée occidentale nous rend perplexes.... Nous savons instinctivement que c'est dans notre histoire qu'est renfermé le secret de notre avenir.... La sécheresse aride de la vulgarité moderne brûle le gosier de la vie et de l'art.... La rosée d'une vigueur nouvelle doit rafraîchir le sol avant que de nouvelles fleurs puissent s'épanouir. Mais cette vigueur doit venir de l'Asie elle-même et c'est le long des anciennes routes de la race que la grande voix se fera entendre.*

La vulgarité moderne : voilà, signalé par le célèbre écrivain japonais, le véritable écueil. Reportons-nous à l'art primitif. Il était indissolublement lié à l'âme du pays, à sa religion, à son culte héroïque, au souvenir des ancêtres disparus, à ses origines divines ; il était un rêve de suggestion, exprimait tout avec délicatesse, avec retenue, avec une pudeur morale qui faisait craindre à l'artiste de dévoiler sa pensée secrète, d'entr'ouvrir trop grand le lotus de son cœur ; par une sorte d'altruisme, le traducteur (peintre, sculpteur ou littérateur) avait peur de s'interposer entre le monde et l'homme, redoutait de prendre une place prépondérante ; il s'effaçait devant son œuvre et savait laisser à la nature le rang premier qui lui convient. L'art n'est ni l'idéal absolu ni la réalité complète ; il est un compromis entre l'un et l'autre. L'artiste est le médium qui transpose en langage intelligible les sensations psychiques éprouvées durant sa communion spirituelle avec l'essence des choses ; il nous rend tangible cette sublime vérité de la doctrine Zen que le monde est *un* et que l'univers entier se manifeste chez le plus humble atome. Cette doctrine Zen a laissé sur la cire de la pensée japonaise la trace d'une empreinte idéaliste vivace qui s'est merveilleusement épanouie en rameaux multiples dans l'art national ; car elle s'adaptait d'une manière parfaite, se superposant sans l'effacer, au vieil idéal philosophique confucéen greffé sur le sentiment shinto. L'école des KANO fut une synthèse remarquablement heureuse des diverses alluvions asiatiques en même temps qu'une résurrection de l'art, déjà absorbé, des maîtres chinois de l'époque Song, si bien accueilli par l'art du vieux Yamato.

Il faudrait que l'on sût que notre art ne souffre pas seulement des tendances purement utilitaires de la vie moderne, mais aussi de l'emprise des idées occidentales, nous crie OKAKURA KAKUZO. Et voilà qui m'autorise à exprimer la crainte d'une trop grande occidentalisation japonaise. Alors que nos artistes, par l'évasion des anciennes formules désuètes, tentent le plus possible de se renouveler et que, instinctivement, en cherchant du nouveau, ils se rapprochent de l'art primitif, du vieil art égyptien d'abord, puis, cheminant à travers les dédales de l'art grec antique, de l'art crétois, de l'art assyrien, mésopotamien, élamite et chaldéen, ils posent le pied sur le sol initial et se rénovent au contact asiatique, ne pouvons-nous regretter de voir les artistes japonais croire découvrir leur source vivifiante dans la fontaine dont l'eau, jadis claire et limpide, s'est quelque peu ternie durant le long chemin parcouru par les canaux adducteurs.

Notre apport artistique occidental est difficilement assimilable au génie japonais parce qu'il n'est pas lui-même un foyer initial; parce que les évolutions de nos deux tempéraments respectifs ont abouti à deux points trop différents l'un de l'autre pour que la fusion puisse s'effectuer sans heurt; il se produit un croisement, une sorte de métissage, qui jusqu'à présent n'est pas encore suffisamment fécond. Doit-on conclure de ceci que nos amis ont tort d'étudier nos procédés? Loin de là notre pensée. Mais ils doivent énergiquement se garder d'être subjugués par eux. Il leur convient, de toute leur force, de se défendre contre une emprise qui pourrait leur être, je ne dirai pas délétère, mais défavorable. Il leur est nécessaire de mesurer prudemment la teinture à la solubilité et de ne pas laisser l'alcool européen supplanter le *saké* national. Pour éviter le principal écueil, il leur sera utile de donner un violent coup de barre afin de fuir les anarchiques tentatives esthétiques modernes européennes, et, bien plutôt, de s'adonner à l'étude de nos Primitifs. Eux, se trouvent plus près de la source.

La sélection des œuvres picturales japonaises modernes est loin d'être indifférente. Nous y cueillons des fleurs robustes, écloses grâce au talent de très bons artistes qui se sont assimilés avec bonheur notre technique et tirent un fort bon parti de nos épaisses couleurs grasses. MM. OKADA SABOUROSUKÉ, WADA EISAKU et SHIRATAKI IKUNOSUKÉ, qui eurent pour maître français — si ma mémoire ne me fait pas défaut — notre regretté membre du Conseil d'administration de la Société franco-japonaise, l'éminent Raphaël Collin, dont nous eussions été touchés de voir mentionner le rôle éducatif, à côté du nom de ses élèves, dans la nomenclature du catalogue de l'exposition; ces trois artistes, puis M. YAMASHITA SHINTARO, qui se reconnaît l'élève du maître Cormon et de M. KOURODA, lui-même autrefois élève de Raphaël Collin; et enfin M. NAKAMURA FUSETSU — qui a eu la délicate pensée d'inscrire au catalogue, auprès du nom de son maître japonais M. Koyama, celui de son maître français Jean-Paul Lau-

rens — ces excellents peintres manient avec grâce et brio notre pinceau occidental. Ils se livrent à l'art minutieux et difficile du *portrait* et ils y ont pleinement réussi; là, ils sont servis par leur psychologie, par l'extrême subtilité de leur analyse et savent, à travers la barrière matérielle des visages, faire éclore l'âme intime, gracieuse et charmante, de leurs modèles. Il nous plairait cependant de les voir éclaircir leur palette, s'éloigner du « noir » et se diriger avec plus de ferveur vers la lumière, vers le soleil, vers l'ancêtre de leur race. M. NAKAMURA FUSETSU, lui, se rapproche de cette bienfaisante lumière. Il a composé une scène de demi-plein-air, *Examen d'un précieux makimono*, sereine, baignée de clarté harmonieuse, d'une sensibilité rare. Le *Portrait de jeune femme* en kimono marron, de M. WADA EISAKU eût, certes, plu au maître français qui l'initia à nos méthodes. Il est peint avec science, habileté, harmonie délicate; un sentiment exquis d'intimité s'en dégage; à travers la forme extérieure nous pénétrons jusqu'à l'entité spirituelle traduite en cette fraîche effigie; c'est bien ainsi que nous aimons à nous représenter la vraie femme japonaise, disciple de Ekiken Kaibara.

Un autre portrait féminin, peint par M. OKADA SABUROSUKÉ, est somptueux. Le fond bleu sombre fait admirablement ressortir la grâce souple d'un corps jeune qui porte avec élégance le costume national. M. OKADA s'est plu à contempler les Renoir et le résultat de cette étude involontaire est fort bon. C'est cette même influence de notre maître impressionniste qui marque son empreinte chez M. YAMASHITA SHINTARO, chez M. OKUBO SAKUJIRO et chez beaucoup d'autres artistes qui ne lui ont d'ailleurs pris que ce qui était bon à retenir.

M. FOUJITA TSOUGOUHARU s'est livré à un étonnant tour de force dans *Au cirque*, où sont placidement disposés de drôles de petits chiens dont on ne saurait dire s'ils sont en chair ou en carton, mais qui sont bien amusants. Peut-être a-t-on tort de classer M. FOUJITA parmi les artistes japonais, car je le crois beaucoup trop européenisé et fort éloigné de la mère patrie; il est devenu le plus moderne de nos modernistes et a su emprunter à notre technique, avec les « ficelles » du métier, les ressources qui pouvaient s'adapter à sa personnalité très complexe et très particulière — très inégale aussi, il convient de le signaler.

Nous rencontrons, parmi beaucoup de bonnes toiles que nous ne pouvons toutes analyser, un beau portrait d'homme, par M. YANAGI KEISUKÉ; une *Jeune femme en costume d'été*, assise sur un fond d'hortensias bleus au feuillage vert vif, d'une facture aisée, par M. HIRAOKA GOMPACHIRO; une *Jeune femme à sa toilette*, au fin profil, par M. ISHIKAWA TORAJI; *Réunion intime*, par M. TANABE ITARU, consciencieuse peinture qui décrit avec un peu de lourdeur une scène familière; de M. TOMITA ONICHIRO, un portrait ému de vieille femme vêtue d'un kimono marron et d'un manteau noir orné de « mon ». Accordons un regard à quelques bons paysages : *Neiges éternelles*, sur des montagnes désertiques, par M. YOSHIDA

HIROSHI ; *Soir au bord de l'eau*, d'une expression recueillie, par M. YUNOKI HISATA ; *Séchage des voiles*, lumineux, bien composé, bien peint, peut-être le meilleur de ces paysages, si lointains des vues d'Hiroshigé, par M. KOBAYASHI MANGO. Le *Coteau en automne*, de M. SUSUKI SEI-ICHI, pourrait être signé d'un de nos meilleurs impressionnistes ; l'artiste a saisi les nuances infiniment délicates de la lumière qui se joue entre les branches lorsqu'elles se détachent sur un ciel bleu limpide.

M. NAKAMURA TSUNE est représenté par le *Portrait d'un poète russe aveugle*, d'une extraordinaire intensité d'expression. La *Prière pour les enfants*, de M. OTTA KIJIRO, est groupée avec équilibre et traduit simplement un sentiment populaire d'adoration rustique. M. KATATA TOKURO évoque le souvenir de l'école espagnole ; sa *Danse de geisha* est un morceau de style sérieux, solide, que nous préférerions moins lourd. Le *Portrait d'enfant à la pâquerette*, de M. KISHIDA RYUSEI, offre une gaucherie naïve qui n'est pas déplaisante. La *Source* de M. MITSUTANI KUNISHIRO est d'un bon dessin mais d'un coloris peu agréable. Lorsque l'on se reporte aux œuvres des artistes français qui ont respiré les suaves émanations de l'art japonais, lorsque l'on considère ce que cet art a suggéré à des peintres comme Raphaël Collin, comme Ernest Laurent, ou à de jeunes émules tels que Jean Maxence et Sébastien Laurent, on ne peut s'empêcher de regretter de voir les artistes japonais, si doués, si subtils, si émotifs, rejeter le manteau exquis de leurs traditions séculaires, et l'on songe à ce qu'ils exécuteraient s'ils consentaient à faire un retour en eux-mêmes. Oui, je sais, MM. ISHIBASHI KAZUNORI, KOJIMA, TANAKA YASUSHI, TOYAMA GORO, d'autres encore, qui exposent leurs toiles dans les salles spécialement affectées à la Société Nationale des Beaux-Arts, sont là pour témoigner de la virtuosité des artistes japonais. Mais leurs illustres devanciers nous ont appris à être très exigeants. Nous n'ignorons pas que les descendants des Tosa, des Kano sont capables de développer devant nos yeux la magie incomparable d'un art issu de leur race même, un art qui remonte à leurs origines ; et c'est la continuation de cet art — ou le succédané évolué et adapté aux conditions spirituelles de la vie moderne — que nous leur demandons.

Combien nous les trouvons plus libres d'expression lorsqu'ils sont, comme autrefois, en possession du modeste moyen d'exécution donné par l'encre de Chine délayée, étendue en larges touches ou amenuisée en traits extrêmement ténus, d'une ténuité et d'une sûreté qui n'ont d'égales que celles du peintre de vases grec. Là, sur papier ou sur soie, à l'aide de l'encre de Chine ou du lavis d'aquarelle, ils sont inimitables. Quelle vitalité se manifeste dans le *Paysage sous la neige* de M. YAMAMOTO SHUNKYO ; dans le *Bois sacré* de M. HIDA SHUZAN ; dans *Un jour de pluie à Sou-Tcheou* de M. TAKEUCHI SEIHO ; dans cet émouvant *Automne, heure crépusculaire* de M. KATSUKA SHOKIN ; dans les *Etudes de vallées* de M. TERASAKI KOGYO.

Ici, je voudrais tout citer : La *Légende du Temple Horaiji* de M. KAWAKITA KAHŌ; le *Paysage en hiver* de M. TACHIKAWA CHIKUSON; les *Oies sauvages dans les roseaux* de M. ARAKI JIPPO; la *Vendeuse de fleurs* de M. WATANABE KOKAN; le *Cintamaniçakra* de M. MURAKAMI KAGAKU (lavis d'aquarelle sanguine) qui semble un relevé de peinture murale. Voici *Trois motifs du Mont Hiei* de M. KAWAMURA MANSHU (gracieusement prêtés par le Musée Impérial). L'on sent que l'artiste se délecte à retracer son idéal familier : les lointains vaporeux noyés dans une atmosphère humide et poudreuse à la fois, les arbres, les monts, le ciel, l'immensité, les routes qui surplombent des précipices; parfois le dessin s'interrompt brusquement pour créer un plan pictural. Les artistes japonais sont des maîtres dans la perspective aérienne; ils savent, en supprimant le détail inutile, avec une simple ligne sinueuse, exprimer tout ce que contient un paysage, faire surgir la réalité immuable cachée sous l'apparence transitoire; *ils sont seuls*, a dit Lafcadio Hearn, *aptés à rendre le paysage japonais, à l'idéaliser, l'envelopper de spiritualité, à en révéler la beauté caractéristique.* Ils font une œuvre essentiellement subjective et l'on peut dire que l'âme et l'esprit de leur peinture résident en leurs paysages.

Dans le même ordre d'idées, considérez encore *Journée de pluie à Kiyotaki*, par M. SHODA KAKUYU : un pont jeté sur une rivière rocheuse; des maisonnettes attendent le voyageur; les arbres se courbent, fougueusement révoltés contre la brutalité du vent, et, subissant l'attraction des eaux, semblent vouloir suivre leur rapide courant. En haut, la montagne se perd dans la brume et la brume dans le ciel immense. Communion des éléments de la nature, unité des choses et des êtres, toute la philosophie sereine des Zen est enclose en cette page.

Les paravents de M. SHIMOMURA KANZAN, qui déjà en 1910, à Londres, excitèrent l'admiration des visiteurs de l'Exposition anglo-japonaise, sont véritablement issus en droite ligne de la tradition nationale; ils sont splendides et évoquent le souvenir du paravent célèbre de la collection Gillot et de cet autre paravent dû à TCHIOADO YOUKOKOU qui faisait partie des trésors artistiques de Raphaël Collin et appartient aujourd'hui au Musée du Louvre. Des arbres se dressent, lignes rythmiques, au milieu de feuillages et d'herbes, sujet simple dont le charme est impossible à décrire. Il faut considérer longuement ces quatre panneaux pour saisir le secret de l'attraction mystérieuse qui crée une affinité entre nous et cette peinture de tonalité reposante, harmonieuse, très douce, où l'on apporte une vibration solaire au milieu de notes volontairement assourdies. L'œil en emporte la vision comme le souvenir d'une caresse d'ombre et de lumière diffuse. Et l'on se délecte à ces pages réellement japonaises.

D'autres paravents sont dus à MM. YOKOHAMA TAIKAN, MIZUKAMI TAISEI, KATO EISHU (très judicieux emploi du fond d'or), ISHIZAKI KOYO

(trop uniformément rutilant). Puis voici de véritables tableaux où la gouache rencontre un emploi habile sur de larges espaces : *La fête du 1^{er} août au Yoshiwara* par M. YAMAMURA KOKA, et *Dernières journées de printemps* où M. YOSHIDA SHUKO a vu s'épanouir un grand arbre fleuri au feuillage déjà rougi, cependant que, sur une terrasse, à travers des stores soyeux délicatement soulevés, une jeune femme s'amuse à regarder la symphonie blanche qui frémit sous l'effleurement de la brise. Peut-être cherche-t-elle l'inspiration d'un frais *tanka* et rêve-t-elle de poésie, sœur lointaine de la délicieuse Sei Shonagon, lorsque, en une autre saison, toute blanche aussi, écartant silencieusement le store de la fenêtre, elle apercevait au loin et faisait voir à l'Empereur Ichijo, qui « daignait sourire » en se rappelant les vers de Hakou Rakouten, la neige du pic du Mont Koro.

Admirons le charme puérilement naïf de la *Cueillette de fleurs*, par M. NAKAMURA DAISABURO; la grande composition isométrique de M. NODA KYUHO : *L'impératrice Ko-Myo, protectrice du bouddhisme*, mi-lavis d'aquarelle, mi-gouache en relief qui s'émaille de rehauts d'or, où l'artiste a conservé le hiératisme religieux des attitudes traditionnelles en le rajeunissant par l'interprétation. Mlle KAJIWARA HISAKO nous montre une jeune actrice au repos dans une loge improvisée au cours d'une tournée théâtrale; M. KITANI TSUNETOMI, la belle favorite de Hideyoshi; M. KABURAKI KIYOKATA, un acteur dans des rôles féminins; M. TAMANOYA SHUNKI, les *Cerisiers de Yoshino*; M. YAMAKAWA EIGA, un *Combat auprès du temple Byodo-in*; enfin de gracieuses figures féminines sont évoquées par M. YAMAKAWA SHUHO et par Mlle KURIHARA GYOKUYO. Les deux *kakémono* de M. KOMURO SUIUN, *Printemps* et *Automne*, dont la décoration, faisan, pivoines et fleurs automnales, offre une intensité de coloris qui rappelle la chaude tonalité des porcelaines chinoises chrysanthémo-pæoniennes, sont un peu vifs aujourd'hui, mais avec la patine du temps ils deviendront superbes. Le Japon nous a appris à nous complaire dans les modes assourdis et voici qu'il nous apporte à profusion l'éclat de vibrantes couleurs. Cela nous déroute. Ces *kakémono* sont montés, selon l'ancienne manière, de soies éteintes qui enchâssent et sertissent comme il convient ces étincelantes pierres précieuses.

*
* *
*

En statuaire, les sculpteurs sur bois sont intéressants; ils tirent un bon parti de la frisure de l'arbre, se plaisent à orner leurs œuvres d'une agréable polychromie et comprennent cette loi fondamentale (beaucoup de nos sculpteurs négligent de l'observer) que, lorsqu'on sculpte, il faut toujours voir la forme en épaisseur et ne considérer la surface que dans son rôle limitateur du volume. *Les trois filles du démon Mara*, par M. SATO CHOZAN,

et *Harmonie* de M. SASAKI TAIJU, sont d'une belle inspiration. D'amusantes statuettes de MM. OSADA MITSUYA, FUJII KOYU, NAKATANI KANKO, SHIMIZU MIÉZO; le *Lion stylisé* de M. NAITO SHIN; le *Couple de cerfs* de M. TAKAMURA KO-UN affirment l'excellence de la statuaire moderne lorsque les Japonais s'attachent au matériau qui leur est familier. La *Chatte après la portée*, statuette de fer, par M. ASAKURA FUMIO, démontre que l'art égyptien est devenu classique à Tôkyô, et le *Vieux mineur* de M. YOSHIDA SABURO est un hommage indirect rendu à Constantin Meunier.

* * *

Les céramistes sont en pleine possession de leur technique, ils n'ignorent aucun tour de métier; aussi sont-ils parvenus à ce point de perfection qui fait craindre la décadence. Lorsque, trop sûr de lui-même, l'artiste ne cherche plus à vaincre de difficultés, ne se livre plus, dans l'abandon total de son être, à l'angoissant corps à corps avec le dieu du feu, de son œuvre obtenue sans lutte l'émotion est absente. Nous devons signaler parmi les beaux envois de la section : le *Vase céladon* de M. SHIMIZU ROKUBEI; le *Vase en grès vernissé* de M. KAWAMURA SEIZAN; les *Bols* en faïence de M. KAWAI KANJIRO; les porcelaines de M. ITO TOZAN, SEIFU YOHEI et TAKAHASHI SEIZAN. Tout cela est précieux, distingué, aimable.

Regrettons l'absence des *brodeurs*, car des artistes décorateurs tels que MM. TANAKA RISHICHI et IIDA SHINSHICHI n'auraient pu que jeter un lustre brillant sur l'art de leur pays. Dans ce travail de la broderie, les Japonais sont inimitables.

Les tisseurs d'étoffe sont, eux aussi, particulièrement remarquables; ils ont un instinct merveilleux de la science du coloris, une intuition parfaite des lois de la simplification, le sens inné de l'harmonie, une puissance séductrice incomparable. Faisons une place à part à M. KAWASHIMA JIMBEI pour sa tapisserie, dite *tsuzuré nishiki*, genre qui tient le milieu entre l'ancien *ko-seu* chinois, certains tissus coptes et notre vieil Aubusson. Les mots, pâles et froids, ne peuvent définir la richesse de cette étoffe, la mollesse voluptueuse de son toucher soyeux, la beauté qui réside en l'assemblage de ses teintes. Des pivoines roses, jaunes, mauves, des feuillages d'un vert délicat, transparent, les tons d'émail vif des plumes de paon se réunissent sur champ d'or pour offrir une concordance douce et chaude où l'emploi des gris et de très peu de noir tempère la somptuosité du coloris.

M. DATE YASUKE expose de fort beaux tissus, dont un panneau fond or de ce splendide *tsuzuré nishiki*; M. YAMADA KUZO, de fastueuses étoffes de soie dites *karaori* où sont figurés des livres et des boîtes de laque;

M. TATSUMURA HEIZO, des brocards, dits *karanishiki*, au dessin inspiré de fleurs et d'oiseaux; M. KITAGAWA HEIHACHI, une reconstitution de *Costume de Nô*.

Les laqueurs ont conservé le secret des antiques laques si chers aux collectionneurs. Mais, de même que chez les céramistes, nous nous trouvons en face d'un art dérivé, d'un art d'aboutissement, d'un art à la suite, par conséquent marqué de froideur, issu d'un art parvenu à la maîtrise, dont nul apport assimilable nouveau n'est venu entretenir et renforcer la vigueur initiale. MM. KIMURA HIDEO, AKATSUKA JITOKU et ROKKAKU SHISUI représentent avec dignité cet art que nous aimerions moins parfait et plus sensible.

Dans le travail du métal, M. FUJII TATSUKICHI a ciselé un coffret de bronze ajouré et émaillé dont l'ornementation rappelle avec bonheur les ajourages des vieux cuirs arabes; M. KITAHARA MIYOSHI nous fait admirer un beau vase de bronze orné de phénix et de fleurs sacrées, et le *téra* destiné à contenir les tablettes incarnant l'âme des ancêtres (les *ihai*), petit tabernacle architectural précieusement doré à l'intérieur, dont les portes sont ornées de musiciennes célestes qui charment les loisirs de l'âme ancestrale en tirant des accords du *sho*, de la flûte de bambou, *fouyé*, du *biwa* et du *tsutsumi* rituels; nous y retrouvons la très heureuse inspiration, non servile, mais franche, libre, des motifs de la célèbre lanterne de bronze du Todaiji à Nara.

*
* * *

Pour terminer cette rapide étude, qu'il nous soit permis d'exprimer combien tous les Français attachés à l'histoire de l'art ont été heureux de cette manifestation de l'art japonais, qui leur a permis d'embrasser d'un seul coup d'œil l'évolution artistique du pays ami qui nous est cher à tant de titres. Et s'ils sont parfois quelque peu inquiets de constater l'immense besoin de liberté qui fait frémir toutes les jeunes têtes sous la brise d'affranchissement dont les vagues ondulatoires se font sentir des confins de la vieille Europe jusqu'aux îles du Nippon, c'est parce qu'ils sont les admirateurs passionnés de l'art du vieux Japon, envoûtés d'un amour immarcescible par les merveilles de son passé artistique. S'ils étaient tentés de faire des concessions aux idées modernes, ils n'auraient, pour affermir leur foi, qu'à se retremper dans l'idéal si bien exprimé par ces témoins des époques héroïques, prêtés avec une gracieuse obligeance par Sa Majesté l'Empereur du Japon, par l'École des Beaux-Arts de Tôkyô, par tous ces illustres collectionneurs qui ont apporté à l'Exposition les plus belles pierres de son édifice et auxquels nous ne saurions adresser trop de remer-

ciements. Rappelons leurs noms. C'est un bien faible témoignage de notre reconnaissance :

M. le vicomte Noritsugu Matsudaira.

M. Rokurô Hara.

M. Shigezo Imamura.

M. le marquis Hachisuka.

M. le marquis Yoritomo Tokugawa.

M. le vicomte Y. Kato.

M. le marquis Toshinari Maeda.

M. K. Nézu.

M. le vicomte Nobuaki Makino.

Si l'amabilité des tendances modernes faisait oublier aux amateurs de l'art japonais la mâle robustesse de l'élan primitif, ils n'auraient qu'à contempler ces merveilleuses *robes de Nô* brochées d'or et de soie, évocatrices du passé — non seulement artistique — mais historique, religieux, littéraire de notre grand ami le Japon. Dans les somptueux plis de ces robes, voici toutes les figures, légendaires ou véridiques, inspiratrices de l'art, qui se lèvent pour crier qu'il n'est qu'une source féconde où puisse se désaltérer l'artiste japonais. C'est celle dont les eaux baignent l'arbre vivace qui, plongeant ses racines au cœur de l'Asie, épanouit dans la lumière nationale les rameaux multiples où il lui est donné d'entendre le vent chanter entre les feuilles et clamer très haut la voix de la race.

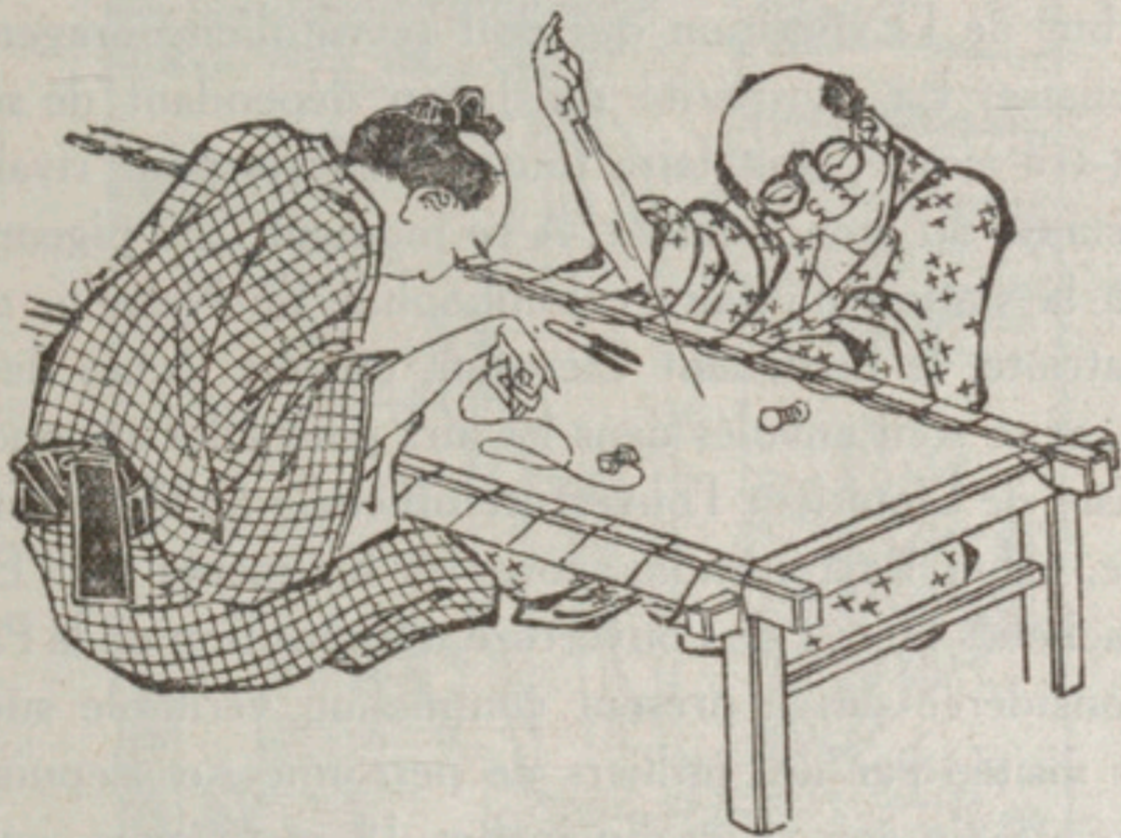
Sur ces paravents fond d'or de MITSUNORI TOSA, la gracieuse guirlande des trente-six poétesses nous rappelle les vers exquis composés par ces délicieuses femmes, si spirituelles, si séduisantes, qui jamais ne perdirent de vue le sens de la tradition. Elles sont les fleurs vivantes douées de pérennité dont le parfum se transmet à travers les siècles, les gardiennes du feu sacré, l'âme même du Yamato, « le cerisier des montagnes exhalant son arôme au soleil matinal ». Indissolublement liés, la philosophie, la littérature, l'histoire et l'art dérivent du passé. Ils forment une chaîne et « l'art reflète toute la chaîne dans chacun de ses maillons ». Ils marchent côte à côte et, issant du soleil même, ancêtre de la race et de tous les sentiments nationaux, ils transmettent aux Japonais d'aujourd'hui la lumière dont ils émanent. En même temps que l'épée, ils leur tendent le miroir divin où, dans les étincelants rayons qui nimbent Amatéras, les artistes peuvent contempler, religieusement transmis en une sublime course au flambeau, le joyau sacré du passé national.

A la suite de l'Exposition, MM. Takeuchi Seihô, Yokohama Taikan, Okada Saburôsuke, Wada Eisaku (peinture) et Mme O'Kin-Simmen (art décoratif) ont été élus membres sociétaires de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Qu'il nous soit permis de louer la Société Nationale des Beaux-Arts en la personne de son président, l'éminent statuaire M. Bartholomé, d'avoir pris l'initiative de cette belle manifestation artistique, placée sous le haut patronage de M. Raymond Poincaré, de M. Léon Bérard et de M. le vicomte Ishii, le très sympathique ambassadeur du Japon en France.

Adressons toutes nos félicitations à M. Raguet, le dévoué secrétaire général de la Société Nationale des Beaux-Arts, pour la belle ordonnance matérielle de l'Exposition.

M. M. V.



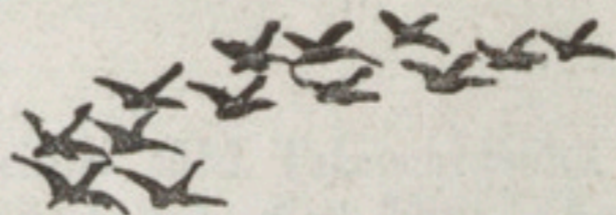
Ouverture de l'Exposition de la Paix à Tôkyô

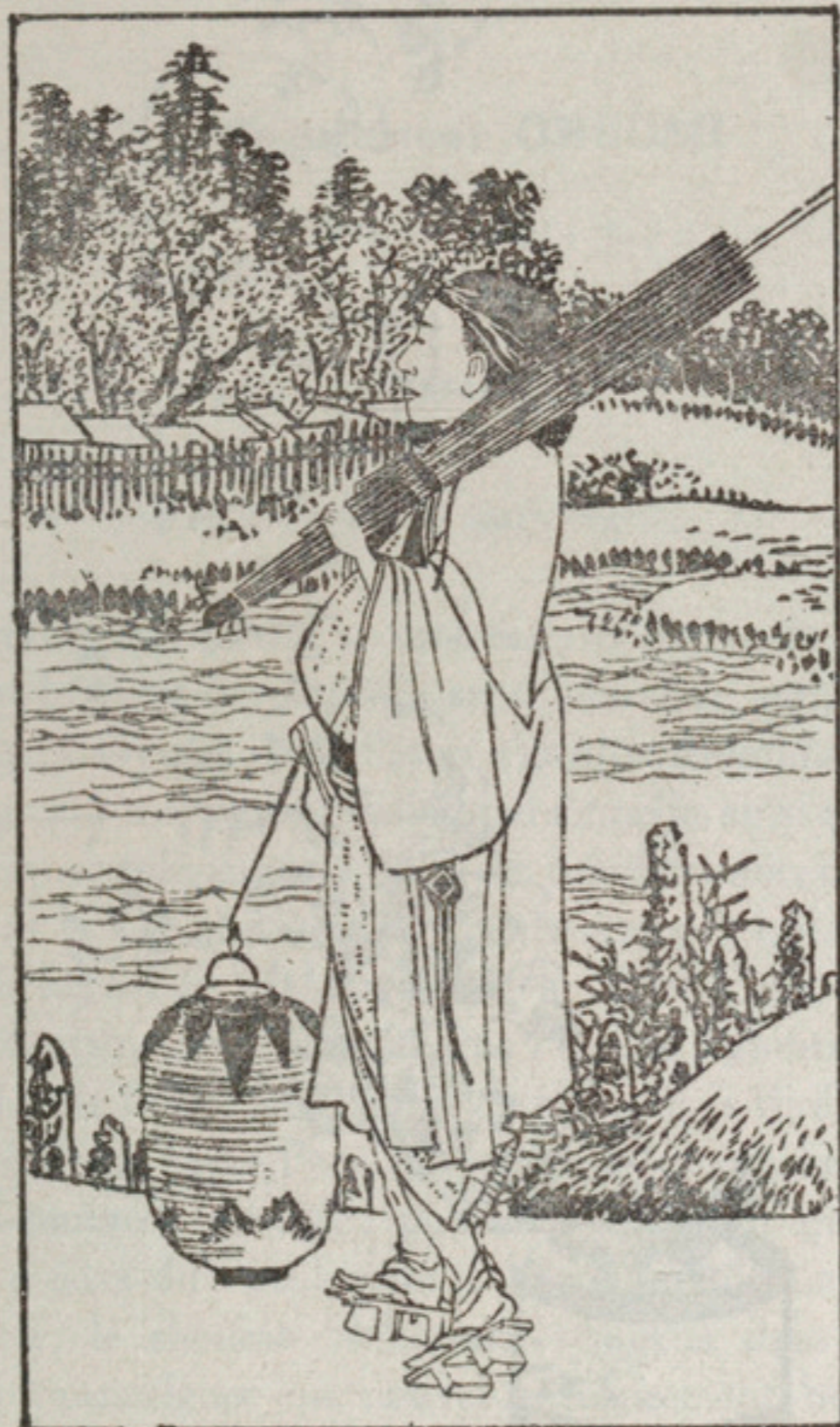
Le 10 mars 1922 a eu lieu, en présence de plus de 10.000 invités, l'inauguration de l' « Exposition de la Paix », organisée dans le Parc d'Ueno.

A 9 h. 30 m. la « Cloche de la Paix » et les détonations d'un feu d'artifice de jour ont annoncé l'ouverture de la cérémonie qui a commencé à 10 h. à l'arrivée de S. A. I. le Prince Kan-in, président d'honneur de l'Exposition. Dans son discours, le Prince Kan-in s'est attaché à faire ressortir le but de l'Exposition qui doit servir d'encouragement pour la culture japonaise. La prospérité du Japon dépendant de son industrie, la Nation, a-t-il ajouté, doit faire tous ses efforts pour rivaliser avec les progrès constants du monde entier. A ce moment, 250 pigeons voyageurs, empruntés à la station militaire colombophile de Nakano, organisée par notre compatriote, le lieutenant Clerquin, ont été lâchés des terrains de l'Exposition, et se sont envolés dans les airs pour aller annoncer aux autorités japonaises de l'intérieur l'ouverture officielle de l'Exposition.

Bien que, selon les traditions, tous les bâtiments de l'Exposition ne fussent pas achevés le jour de l'ouverture, l'Exposition de la Paix de Tôkyô peut être considérée dès à présent comme un véritable succès; chaque jour elle est visitée par des milliers de personnes, et depuis le 1^{er} avril, elle reste ouverte le soir. Les dimanches 19 et 26 mars, on a enregistré respectivement 80.000 et 64.000 entrées.

Le 27 mars, S. A. I. le Prince Régent a visité l'Exposition et s'est vivement intéressé aux objets exposés, principalement dans le Pavillon étranger. Le 8 avril, l'Ambassadeur de France, M. Claudel, accompagné du Consul de France et de notre attaché commercial, a visité à son tour officiellement la Section française qui a été aménagée très artistement par les soins de la Chambre de Commerce française du Japon sur un espace de 150 tsubo. Les produits qui y sont exposés ont été choisis soigneusement parmi ceux que notre pays est appelé à pouvoir fournir au Japon.







Principaux enseignements de la Vraie Secte de la Terre Pure

PAR

M. le professeur OHSUMI

I. — Historique.

I. LE SHÔNINE SHINERANE.

Durant les trente siècles qui se sont écoulés depuis la mort de Çakya-mouni, sa « Bonne Loi » est devenue un arbre immense supportant de nombreuses branches. Chacune de celles-ci s'efforce maintenant de propager partout la Loi suivant son interprétation personnelle, ainsi que de perpétuer ses propres pratiques religieuses. Parmi ces ramifications, celle qui indique le plus clairement la voie de Salut du Bienheureux et qui enseigne le plus à fond sa vie de foi est la Vraie Secte de la Terre Pure, car c'est certainement dans la doctrine de cette secte que l'ultime signification du vœu de salut de Bouddha est fidèlement conservée. Il va sans dire que la doctrine de la Vraie Secte de la Terre Pure est celle qui fut prêchée par le Vénéré Bouddha Çakya-mouni lui-même ; pourtant ce ne fut qu'il y a environ sept cents ans, c'est-à-dire seulement à l'époque à laquelle le fondateur de la Vraie Secte, le shônine Shinerane, séjourna dans la Province de Hidachi pour y promulguer un nouvel enseignement bouddhique, que cette secte fut reconnue comme telle, formant une organisation indépendante parmi les bouddhistes.

Le shônine Shinerane naquit le 1^{er} avril de la troisième année de Jôane, (1173 ap. J.-C.) dans le village de Hino près de Kyôto. Sa famille faisait partie du clan de Foujiwara, qui occupait à cette époque la plus haute position de l'Empire, et son noble père, Arinori Hino, avait une charge honorable à la cour impériale. Le shônine était son fils aîné, aussi est-il aisé de voir quelle heureuse perspective il avait devant lui de ce fait : ne pouvait-il pas, en effet, en tant qu'héritier d'une noble famille, obtenir un haut rang officiel, diriger son influence à sa guise et se laisser aller aux jouissances d'une vie mondaine ? Mais la mort de ses parents, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, le plaça sous la dépendance de son oncle,

Noritsouna, et cette malheureuse circonstance fit une très profonde impression sur sa jeune âme qui, naturellement sensible, médita désormais sur l'incertitude de la vie humaine.

A l'âge de neuf ans, il partit de chez lui pour mener une vie religieuse dans un monastère bouddhique appelé Shôrene-ine à Awada-Gouchi où le grand prêtre Jiyène-Sôjô en fit son disciple, lui rasa la tête, et lui donna le nom bouddhique de Hâne-yène. Ensuite, le shônine alla au mont Hiyé, et au Dahijô-ine qui était dans le Moudô-ji; il poursuivit ses études sous la direction de différents professeurs de philosophie de la secte de Tenedaï et adopta la discipline de ses pratiques religieuses. Il chercha également à étendre son savoir en pénétrant les doctrines de toutes les autres sectes bouddhiques, mais il ne put trouver le véritable chemin menant à la délivrance de ce monde de douleur. Il alla même jusqu'à invoquer l'aide des dieux, ainsi que celle des bouddhas, pour lui faire obtenir un état immuable de paix, mais tout fut peine perdue!

Pendant qu'il cherchait vainement de la sorte la voie de la délivrance, plusieurs années s'étaient écoulées, et il était à présent respecté et considéré par tous ses professeurs et amis comme un homme dont le profond savoir et l'irréprochable moralité étaient incomparables. A l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé monezéki (premier prêtre) du Shôkô-ine.

Tous ces succès, cependant, étaient bien loin de satisfaire son noble esprit qui aspirait toujours à la vérité. Ses tourments spirituels augmentaient de plus en plus. Quand la lumière luira-t-elle pour ce malheureux pourtant sincère et chercheur de la vérité?

Nous le trouvons encore à l'âge de vingt-neuf ans, c'est-à-dire pendant la première année de Kennine (1201 ap. J.-C.) dans ce même état d'incertitude. Résolu à dissiper tous ses doutes, il alla quotidiennement au Rokkakou-dô à Kyôto, pendant cent jours, à partir du 10 janvier de cette année et offrit ses dernières prières à Avalokiteçvara Bôddhisattva (Kwannone Bosatsou), afin qu'il lui accordât la lumière. Enfin, il eut une vision du Bosatsou et, conformément aux instructions qu'il en reçut, il alla à Yoshimidzou afin d'être instruit par le shônine Honène. Or, selon cette doctrine, toute créature, si grande pécheresse soit-elle, est certaine d'être sauvée et embrassée dans la lumière d'Amida, ainsi que d'obtenir une place dans l'éternelle et impérissable Terre du Bonheur, si elle croit simplement au nom de Bouddha et si, abandonnant tous les menus soucis présents et futurs de ce monde, elle se réfugie entre ses mains libératrices si miséricordieusement tendues vers toutes les créatures, et récite son nom avec une entière sincérité de cœur. C'est en entendant cette doctrine que toute ombre de doute spirituel disparut totalement de son âme. A ce moment, et pour la première fois, il comprit qu'Amida était le nom de son véritable père, et ne put s'empêcher de constater que pendant les vingt-neuf années de son existence, sa vie avait constamment été dirigée par le désir de salut de ce vrai père qui, depuis le commencement même du monde,

avait incessamment travaillé à sauver son enfant pécheur par sa grâce éternelle. Le shônine se sentit rempli d'une joie et d'une reconnaissance impossibles à décrire. Pour commémorer sa régénération spirituelle, son maître lui donna un nouveau nom bouddhique : Shakkou. Renonçant à son précédent attachement à la croyance de la secte de Tènedai, il embrassa alors la foi de la secte de la Terre Pure ou, autrement dit, abandonnant l'incertitude du « salut par soi-même » (*jiriki* signifiant : pouvoir personnel), il devint un adepte de l'efficacité et de la sûreté du « salut par un pouvoir autre que le sien » (*tarikî* signifiant : pouvoir de l'autre).

Puis il donna sa démission de prêtre Monezéki, et devenant un simple moine bouddhique vêtu de noir, il construisit une humble hutte à Okazaki et continua à s'instruire auprès du shônine Hôkène. Sa foi devint de plus en plus profonde jusqu'à ce qu'il eût complètement compris la doctrine de son maître.

En octobre 1203, notre shônine résolut de suivre les conseils du shônine Hônène et de se marier, afin de donner à tous une preuve évidente du bien-fondé de la croyance qu'un père de famille peut être sauvé tout comme un moine célibataire. En conséquence, il épousa la princesse Tamahi, fille du prince Kanezané Koujô, ancien premier ministre de l'Empereur. Il était alors âgé de trente et un ans et la Princesse en avait dix-huit. Ce mariage fut, en réalité, accompli pour dissiper le doute religieux, alors prédominant, concernant la rédemption finale de ces séculiers pères de famille qui, vivant au milieu des leurs, n'ont pas entièrement détruit jusqu'à la racine de leurs passions. Le prince Koujô était un de ceux qui partageaient cette incertitude, et notre shônine fit la démonstration pratique de sa conviction en épousant une des filles du prince et en menant la vie d'un homme du monde. L'année suivante, il eut un fils qu'il appela Hâne-i.

En 1205, notre shônine reçut de son révérend maître une copie de son ouvrage intitulé *Le Sène-Jyakou-Hone-Gwane Nène-Boutsou Shou* (1), ce qui est considéré avec juste raison comme un événement notable de la vie du shônine Shinerane car ce ne fut qu'à très peu de favorisés que le maître voulut bien donner sa propre écriture, à ces seuls disciples qui s'étaient distingués par leur science et leurs vertus.

Notre shônine prit encore un nouveau nom cette année-là afin de satisfaire au pur désir de son maître. Ce nom fut *Zène-shine* qui signifie bonne foi. De la sorte, les relations entre les deux shônines devenaient de plus en plus étroites, et tous reconnaissaient en notre shônine une âme possédant une foi d'une puissance égale à celle de son maître.

Par malheur ou par bonheur, ce fait fut, en 1207, la cause d'une série de tristes événements qui bouleversèrent la vie du fondateur de la Vraie

(1) Recueil des passages des soutras ou d'autres travaux avec leur explication, se rapportant aux pensées de Bouddha : (nèmeboutsou) et à la récitation de son nom; cette récitation est le vœu originel d'Amida (hongwane) composé par lui-même avec la plus grande sollicitude.

Secte, et débutèrent par la conversion, à la croyance de la doctrine de la Terre Pure, de deux dames de la Cour, lesquelles entrèrent finalement dans un couvent. Ceci froissa grandement les sentiments de la Cour, et l'indisposa contre le shônine Hônène et ses disciples. Profitant de ce mécontentement, les moines bouddhiques appartenant au monastère Kôfoukou-ji, à Nara, et qui, depuis des années, observaient avec une implacable jalousie l'extension de la Secte de la Terre Pure, dénoncèrent à la Cour, avec malignité, ses principaux propagateurs, et demandèrent un ordre impérial interdisant la prédication de la doctrine de cette secte. La Cour, à la fin, écouta ces mauvais conseillers et ordonna au shônine Hônène de quitter la capitale et de se retirer dans la province de Tosa. Notre fondateur, comme premier disciple du vénérable Hônène, ne put échapper à ce malheur et fut exilé à Kokoubou dans la province d'Etchigo.

Notre shônine se trouvait donc dans l'obligation de se séparer de son maître vénéré ainsi que de sa famille bien-aimée. Il est facile d'imaginer quelle était sa tristesse, mais le désespoir n'avait cependant pas envahi son cœur au point de le rendre totalement insensible aux autres aspects qu'offrait ce triste événement. Apercevant, même au milieu de la calamité le miséricordieux dessein de Bouddha, il pensa : « La province d'Etchigo est située à une si grande distance qu'elle n'aurait peut-être jamais eu la chance d'entendre la Bonne Loi de Bouddha sans une semblable occasion. Mon bannissement est un excellent moyen de prosélytisme. Si je trouve seulement une âme qui embrasse la même foi que la mienne, dans cette province éloignée, je considérerai ce fait comme dû à la sagesse de mon vénérable maître. » Réfléchissant de la sorte, il se mit gaiement en route.

Au cours de son long voyage, notre shônine profita de la moindre circonstance pour exprimer sa foi et pour intéresser tout le monde à la Bonne Loi. Quand, finalement, il fut parvenu à destination dans la province d'Etchigo, il y déploya constamment la plus grande activité comme missionnaire, allant dans les villages environnants et exerçant son influence personnelle sur les habitants. Sur ces entrefaites, la princesse Tamahi qui, laissée seule dans la capitale, avait passé les jours et les nuits dans le chagrin et sans consolation, résolut de partager avec son mari la solitude de la province au milieu de la distante région neigeuse d'Etchigo, et de supporter elle aussi la misère de l'exil.

Cinq années s'écoulèrent, puis, en novembre 1211, la Cour publia un édit mettant fin au bannissement de notre shônine. Cette communication, apportée par Norimitsou Okazaki, n'arriva à destination qu'au mois de décembre de cette même année.

A la réception de cette décision, notre shônine se nomma lui-même : Goutokou (qui signifie : homme chauve au cœur naïf). Il désirait, dans son for intérieur, en se désignant ainsi, déterminer sa propre situation parmi

les disciples de Bouddha; celle-ci effectivement n'était ni celle d'un moine ni celle d'un laïque; en somme il occupait une position tout à fait particulière. L'autre sens qu'il voulait donner à cette unique appellation était qu'il devait être compris parmi ces bouddhistes au cœur naïf dépourvus de sagesse, d'intelligence et d'instruction. Il se considérait sincèrement comme un être ignorant et pécheur, ainsi que l'indique la signification littérale de son nom, Goutokou. Cette appréciation critique de lui-même était un aspect de sa croyance religieuse. Plus tard, il eut encore un autre nom, Shinerane, nom sous lequel il est populairement connu à présent.

Quand il reçut la nouvelle de sa libération, il voulut partir immédiatement pour la capitale afin de voir son vénérable maître, mais diverses circonstances retardèrent son départ, aussi ce ne fut qu'en janvier de l'année suivante qu'il put quitter Kokoubou. A son arrivée à Kôdzouké, sur la route de Kyôto, vers le milieu de février, une nouvelle inattendue le plongea dans le plus profond chagrin et le plus grand désespoir. Ce fut celle de la mort, remontant au 25 janvier, de son vénéré maître, le shônine Hônène, qu'il désirait si ardemment revoir encore au moins une fois avant la séparation finale. Sa douleur fut si poignante qu'il se jeta sur le sol et sanglota à faire pitié. Il renonça alors à aller dans la capitale et, se dirigeant vers la province de Hidachi, il passa par plusieurs villes au cours de ce voyage, et y prêcha sa foi à tous.

A partir de janvier 1217, il s'installa à Inada, dans la province de Hidachi, et commença à écrire son *Kyo-Gyo-Shine-Sho* (2), (l'enseignement, la pratique, la croyance et le but), dans lequel sont exposés les principes fondamentaux de la Vraie Secte de la Terre Pure.

Tel fut son premier et son plus important ouvrage littéraire, car c'est sur cette œuvre que repose l'entière structure de la Vraie Secte. Après la mort de leur maître, nombre de ses disciples ne purent saisir le sens de l'enseignement du shônine Hônène, et dénaturèrent grossièrement sa véritable signification. Afin de sauvegarder celle-ci, et pour faire connaître le sens et le but réels de la Secte de la Terre Pure (c'est-à-dire de la Vraie Secte de la Terre Pure), sans aucune méprise possible, notre shônine écrivit ce livre très explicite qu'il termina en 1224, à l'âge de cinquante-deux ans.

L'année suivante (1225), le shônine construisit un temple à Takada dans la province de Shimodzouké. En 1226, et par ordre impérial, ce temple reçut le nom de Sènejou-Amida-Ji. Puis les rayons de propagation de la Vraie Secte de la Terre Pure commencèrent à s'étendre de plus en plus autour de ces deux centres : Inada et Takada; et de nombreux membres de hautes familles s'assemblèrent autour de celui qui les menait à la vérité par la foi bouddhique. Pendant vingt ans, il s'était ainsi dépensé, d'une

(2) Exposé des principes essentiels de la Vraie Secte concernant son enseignement (Kyo), sa pratique (Gyo), sa croyance (Shine) et son but (Sho). 6 fascicules.

façon infatigable, dans ces localités, pour la cause de la Vraie Secte de la Terre Pure, lorsque, en 1232, l'idée lui vint d'aller visiter la capitale. Il avait alors soixante ans.

Il remit son monastère de Takada entre les mains de son disciple Shimeboutsou, puis, laissant sa femme seule à Inada, et accompagné seulement de deux de ses disciples, il partit pour Kyôto d'où il avait été si longtemps absent. Dans cette ville, il n'eut aucune résidence fixe, allant d'un point à un autre; on peut citer parmi ces différents endroits : Gôjo-Nishinotôine, Okazaki, Nijô-Tominokôji, etc.... Il n'était jamais las de prêcher la Bonne Loi du miséricordieux Bouddha à quiconque venait à lui, soit comme à un guide spirituel, soit pour lui demander l'aide de ses instructions; et, à ceux qui ne pouvaient lui faire une visite personnelle, il envoyait des lettres décrivant la joyeuse vie d'un fervent bouddhiste. Vers la fin de son existence, notre shônine écrivit divers messages, à l'intention des adeptes de sa foi dépourvus d'instruction, et dans lesquels il exposa les principes essentiels de la Vraie Secte dans des termes de la plus grande simplicité.

En 1262, il atteignit le grand âge de quatre-vingt-dix ans, et commença à ressentir des symptômes de maladie le 23 novembre, mais il ne se plaignit de rien, parlant seulement du profond amour d'Amida, et récitant son nom avec une grande dévotion. Le 27, il fit ses adieux à ses disciples, leur disant qu'il les attendrait dans la Terre Pure quand l'heure sonnerait pour eux de venir l'y rejoindre. Ensuite, il continua de réciter le nom d'Amida. Le lendemain, suivant l'exemple du Grand Mouni de Çakya à l'époque de son Nirvâna, il se fit tourner la tête vers le nord, face à l'ouest, et reposant sur le côté droit, dans une chambre du Zembôine. A midi, sa récitation s'arrêta doucement, montrant qu'il était définitivement parti pour la Terre de Lumière; alors, dit-on, un suave parfum d'une douceur indescriptible remplit la chambre, et une lueur de lumière blanche apparut dans le ciel de l'Ouest, semblable au déploiement d'une grande étendue d'étoffe immaculée.

Ses restes furent incinérés le 29 au Yennine-ji, au sud de Toribéno, et ses cendres, sur lesquelles il y a maintenant une pierre tombale, furent inhumées à Otani, Higashiyama.

Le shônine était évidemment une manifestation d'Amida-Boutsou; ce fut réellement une lumière de salut qui vint au milieu de nous, il y a environ sept cents ans, pour dissiper les ténèbres de ce monde. Sa vie terrestre pendant quatre-vingt-dix années laissa une empreinte éternellement gravée dans le cœur des pécheurs non encore délivrés de leurs impuretés. Il vécut parmi nous pour symboliser la vie d'une âme pécheresse qui peut néanmoins être sauvée par sa foi dans l'amour sans bornes d'Amida, et il nous laissa un exemple unique à nous qui sommes enivrés par le vin des passions. Ainsi, notre shônine ne suivit pas les traces d'un ancien sage qui, abandonnant sa maison et s'arrachant à tous les liens de

sa famille, voulut échapper à ce monde afin de purifier son cœur, de sanctifier sa conduite, et d'être complètement imbu des plus purs sentiments religieux et qui, à cause de ces mérites étrangers à ce monde, obtint la grâce de naître dans la Terre de Bouddha. Nous avons dit que le shônine, au contraire, épousa la princesse Tamahi et vécut d'une vie de famille, même après son affermissement dans la foi bouddhique.

Quatre fils et trois filles naquirent de cette union. Les premier, troisième, quatrième et cinquième enfants étaient des garçons et furent respectivement nommés : Hane-i, Zènerane, Myôshine et Dôshô; tandis que les deuxième, sixième et septième étaient des filles qu'on appela : Masahimé, Saga-himé et Iya-himé. Le shônine aimait profondément ses enfants, si chers à son cœur paternel qu'il avoua un jour avec une faiblesse vraiment humaine : « Je suis celui qui, ne sachant pas comment être béni par l'amour sauveur d'Amida, est noyé dans les tempêtes des passions et a perdu son chemin au milieu des montagnes de la mondanité. » Le fondateur de la Vraie Secte, différant en cela de la plupart des instructeurs religieux, fut donc un époux et un père, aimant sa famille de tout son cœur, et qui fut sauvé par l'amour d'Amida.

C'est à cause de ce fait que, dans la Vraie Secte de la Terre Pure, il n'y a aucune différence dans les pratiques religieuses extérieures des moines et des laïques, tandis que, dans toutes les autres sectes bouddhiques, les moines doivent être célibataires et s'abstenir de manger la chair des animaux. Les fidèles de la Vraie Secte de la Terre Pure ignorent de telles distinctions dans leurs règlements, car leurs moines se marient et mangent de la viande. La vie religieuse de ceux-ci consiste donc, non pas nécessairement à lutter pour se délivrer des « souillures » de la chair, mais à continuer de mener une quotidienne existence humaine ordinaire, et à remettre le grand soin de leur salut entièrement entre les mains miséricordieuses d'Amida; il leur suffit simplement d'être reconnaissants au Bouddha de son amour sauveur, et de lui en exprimer leur gratitude par l'observation de toutes les lois morales et l'efficace exécution de leurs devoirs respectifs. Cette foi et cette manière de vivre furent données en exemple par notre vénérable shônine Shinerane, le fondateur de la Vraie Secte de la Terre Pure.

Le shônine avait de nombreux et fidèles disciples; les plus célèbres furent : Shôshine, Shimeboutsou, Jouneshine, Mouïshine, Myôhō, Youïyène, Nyousai, Saïboutsou, Kakoushine, Rène-ï, etc.... Parmi ceux-ci, quelques-uns, tout d'abord, avaient eu l'intention d'assassiner le maître, s'imaginant qu'il était ennemi du bouddhisme; mais, dès qu'ils se furent approchés du shônine, sa personnalité les impressionna si profondément qu'ils abandonnèrent sur l'heure leur mauvais dessein et furent bientôt les plus dévoués de ses disciples. Quelques autres devinrent encore plus attachés à leur maître après qu'il leur eut été révélé dans une vision comme étant une incarnation d'Amida. Il n'est pas difficile, par conséquent,

de se figurer, même dans ces temps éloignés, avec quelle vénération il était considéré par ces personnes; en vérité, qui pouvait s'empêcher de le révéler comme un bouddha? En dépit de tout ceci, le shônine refusait de regarder ces dévoués fidèles comme des disciples, mais les considérait comme ses meilleurs amis embrassés par la même foi, ou comme ses jeunes frères grandissant sous la protection de l'unique Père spirituel. C'est à ce titre qu'il respectait et aimait chacun d'eux, déclarant : « Moi, Shine-rane, je n'ai aucun disciple de foi. » Il est, dès lors, évident que le maître n'avait nulle intention de se donner le titre d'un chef ou d'un maître de religion; il se considérait simplement comme un enfant béni vivant dans l'amour d'Amida.

Dans un âge avancé, il écrivit de nombreux livres, dans lesquels il loua l'amour et les vertus de Bouddha, professa sa foi, et exposa les principes de la Vraie Secte de la Terre Pure; et c'est grâce à ces écrits que nous pouvons maintenant pénétrer dans la vie privée de notre fondateur. Parmi ses principaux ouvrages, à part le *Kyo-gyo-shine-sho*, que nous avons déjà cité, nous pouvons mentionner les suivants : le *Goutokou-Sho* (3), le *Jôdô-moneroû-joushô* (4), le *Nyou-shoutsou-nimône-gé* (5), le *Jôdô-sannegyô-wôjô-moneroû* (6), le *Wôgène-yékô-moneroû* (7), le *Jôdô-wassane* (8), le *Kôssô-wassane* (9), le *Shôzo-matsou-wassane* (10), le *Youï-shine-shô-mône-ï* (11), le *Sônegô-shinezô-méimone* (12), le *Itchimène-tanène-shômone* (13), etc...

En plus de ceux-ci, il existe deux volumes de ses lettres réunies par ses disciples, et publiées sous le titre; le *Mattô-shô* (14) et le *Go-shôsokou-*

(3) Littéralement : *Cahier de l'homme chauve au cœur naïf*. Ceci est le titre donné par le shônine Shinerane à ses propres écrits, dans lesquels il expose sa foi religieuse comme un moine au cœur naïf. Chauve signifie ici tête rasée. 2 fascicules.

(4) Livre dans lequel les passages des Soutras relatifs à la Terre Pure sont systématiquement recueillis.

(5) Stances se rapportant aux deux portes d'entrée et de sortie. L'entrée donne accès à la Terre Pure, et la sortie signifie le retour de la Terre Pure à ce monde de corruption en vue de sauver ses contemporains.

(6) Passages et comparaison des Soutras de la doctrine de la Terre Pure, concernant la naissance à la Terre Pure.

(7) Collection classée des passages relatifs aux grâces que nous accorde Bouddha dans la double opération de l'aller et du retour. L'aller signifie naître à la Terre Pure et le retour est la réapparition en ce monde.

(8) Hymnes de la Terre Pure en langue japonaise facile.

(9) Hymnes en langue japonaise facile, dédiés aux Sept Grands Pères de la Vraie Secte.

(10) Hymnes concernant les trois phases religieuses : orthodoxe, représentative et finale, et dans lesquels il est démontré que, pour atteindre la naissance dans la période finale, la Vraie Secte est la mieux appropriée des religions.

(11) Ouvrage commentant le livre de foi du vénérable Séikakou, et dans lequel est exposée la doctrine du salut par la foi seule.

(12) Explication des passages de l'Écriture inscrits sur le papier portant les noms honorables du Bouddha et les portraits des Pères.

(13) Mon opinion concernant la controverse entre *La pensée unique* et *Les pensées multiples*.

(14) *La lumière et la période finale*. Livre dans lequel sont réunies des paroles et des lettres de Shinerane.

shou (15). Plus tard encore, le shônine Nyoshine, petit-fils du maître écrivit les paroles de ce dernier sous le titre de *Tâne-i-shô* (16).

Grâce à ses livres, il nous est possible de pénétrer dans la foi et la croyance qui palpaient dans son cœur; notre exposé de la doctrine de la Vraie Secte de la Terre Pure sera fait conformément à ces ouvrages.

II. — LE HONGWANJI.

Après l'entrée du shônine Shinerane dans le Grand Nirvâna, le nombre des adeptes de la Vraie Secte de la Terre Pure augmenta graduellement, et elle peut à présent être considérée comme une des plus influentes parmi les différentes sectes bouddhiques du Japon. La Vraie Secte est elle-même divisée en dix branches, lesquelles n'indiquent cependant pas autant de façons diverses d'interpréter sa principale croyance ou doctrine. Ces divisions proviennent simplement des relations historiques ou extérieures qui s'établirent entre les principales églises confiées aux soins de leurs dévots. L'histoire de chacune de ces églises est très complexe; le tableau ci-après ne donne que les grandes lignes de la généalogie des dix principales branches de la Vraie Secte de la Terre Pure :

TABLEAU DES DIX BRANCHES DE LA VRAIE SECTE DE LA TERRE PURE.

Shimeboutsou	Kènetchi.... Shine-yé	Le Sènejouji (Isé). La Branche Takada.	[1]
		(Kyôyo. Le Boukkôji (Kyôto). La branche Boukkôji.	[2]
	Gènekahi.... Ryôgène, Kwôkyô	(Kyôgô. Le Kôshôji (Kyôto). La branche Kôshô.	[3]
	Nyodô, Jôichi	Le Sèneshôji (Etchizène). La branche Sammonto.	[4]
Zènerane....	Jônyo.... Dôshoô.	Le Shôjôji (Etchizène). La branche Yamamoto.	[5]
	Zennyou.	Le Gôshôji (Etchizène). La branche Izoumodzi.	[6]
Dôshô....	Nyokakou	Le Jôshôji (Etchizène). La branche Jyôshôji.	[7]
	Zonekakou-Jikwane.	Le Kineshokouji (Omi). La branche Kibé.	[8]
		(Jounnyo Le Nishi Hongwanji (Kyôto). La branche Hongwanji.	[9]
Nyoshine-Kakounyo-Zennyo....	Kennyô	(Kyôno Le Higashi Hongwanji. La branche Ootani.	[10]

Parmi ces dix branches, les plus florissantes actuellement sont les branches Otani et Hongwanji. Leur origine remonte aux deux frères Kyônyo et Jounnyo : elles formaient primitivement une seule branche nommée

(15) *Lettres du vénérable Shinerane.*

(16) Ouvrage écrit en vue de réfuter les opinions hétérodoxes de certains adeptes de la Vraie Secte concernant la réelle signification de l'enseignement de Shinerane.

Hongwan-ji. Les raisons grâce auxquelles elle compta le plus grand nombre de fidèles furent que ses hosshous successifs (littéralement : maîtres de la Loi, c'est-à-dire grands prêtres) étaient les descendants directs du shônine Shinerane, le fondateur de la Vraie Secte, et que son huitième hosshou, Rennyô, avait un remarquable pouvoir spirituel qui exerçait une grande influence sur ses disciples.

Développons maintenant, tout au moins dans une certaine mesure, l'histoire du Hongwanji :

Pendant l'hiver de la neuvième année de Bounyéi (1272) le cercueil du shônine à Ootani, Higashiyama, fut transféré dans la partie Ouest de ce même terrain, où un monument, dans lequel se trouvèrent enchâssées ses reliques, fut construit. L'Empereur Kaméyama ordonna qu'il fût appelé le « Kouône Jitsoujô Amida Hongwan-ji », d'où l'abréviation de : Hongwanji. Kakoushine-ni, ou Iyahimé, la plus jeune des filles du shônine, fut nommée gardienne du reliquaire, et Nyoshine, fils de Zènerane, devint le jyoushokou, ou : prêtre résidant du Hongwan-ji. De telle sorte que le shônine Shinerane fut le fondateur du Hongwanji, et le shônine Nyoshine en fut le deuxième patriarche.

Kakounyo, petit-fils de Kakoushine-ni, succéda à Nyoshine, et ce fut lui qui composa *La vie de Shinerane, le shônine du Hongwanji, avec illustrations*, ouvrage en deux volumes, connu également sous le nom de *Godènesho* (17) signifiant : Honorable Biographie. L'auteur avait alors vingt-sept ans. Ses autres œuvres sont : le *Shouji-kotokou-dène* (18), le *Koudèneshô* (19), le *Gai-dja-shô* (20), le *Shou-dzi-shô* (21), le *Hone-gwane-shô* (22), le *Gwane-gwane-shô* (23), le *Sai-yô-shô* (24), le *Shous-sé-gwane-i* (25), le *Ho-one-kô-shiki* (26), etc.

A cette époque, le Japon était divisé entre deux dynasties rivales, celle du Nord et celle du Sud, et leurs luttes pour obtenir la prédominance mettaient le pays, et particulièrement la capitale, dans un état de trouble continuel. Le reliquaire d'Ootani fut entièrement brûlé par les soldats en 1336. Le shônine Kakounyô se retira alors au Kouône-ji, dans la Yamashiro, où il demeura pendant deux ans, jusqu'à ce que ce monument fût rebâti

(17) *La vie de Shinerane, le sage sacré du Hongwanji, avec illustrations.*

(18) Supplément de *La vie du vieux sage*. Le vieux sage est le maître du shônine Shinerane. 9 fascicules.

(19) *Paroles et actes de Shinerane, transmis verbalement*, par Nyoshine à Kakounyo. 3 fascicules.

(20) Réfutation de (vingt et une) fausses interprétations (de l'enseignement de Shinerane). 2 fascicules.

(21) Ouvrage traitant du Nèmeboutsou (la récitation du nom d'Amida), dont les quatre premiers chapitres contiennent des paroles et des actes de Shinerane, tandis que le dernier consiste en l'exposé du point de vue personnel de l'auteur, concernant la fidélité (shoudzi) à la doctrine de Nèmeboutsou.

(22) Recueil des passages relatifs aux prières originelles (hongwane) d'Amida.

(23) Ouvrage expliquant les cinq prières essentielles parmi les quarante-huit prières d'Amida.

(24) Ouvrage donnant la signification de la dix-huitième prière d'Amida.

(25) Ouvrage sur la signification fondamentale de la venue de Çakya-mouni sur la terre.

(26) Manuel pour le service commémoratif du Fondateur.

(1338); puis, l'année suivante, il revint à Ootani. Ensuite, pendant une période d'environ cent vingt ans, ce reliquaire ne subit aucune tribulation.

Le fils aîné de Kakounyô fut nommé Zônekakou et, étant un grand homme de lettres, écrivit de nombreuses œuvres dont la plus importante est le *Rokou-yô-shô* (27) en dix volumes, laquelle est un commentaire du *Kyô-gyô-shine-shô* du shônine Shinerane. Parmi ses autres ouvrages, nous pouvons mentionner : le *Sène-jyakou-shou-tchou-gé-shô* (28), en 5 volumes; le *Haja-kêneshô-shô* (29), en 3 volumes; le *Jôdo-shine-yô-shô* (30), en 2 volumes; le *Sho-jine-hône-gwai-shô* (31), en 2 volumes; le *Kttchi-shô* (32), en 2 volumes; le *Hokké-monedo* (33), en 2 volumes; le *Bousène-shô* (34), en 2 volumes; le *Hô-one-ki* (35), en 2 volumes; le *Kemmyô-shô* (36); le *Jimyô-shô* (39); le *Jôdô-kemmone-shou* (40); le *Tanedokou-mone* (41), etc.

Ce grand auteur ne succéda cependant pas à Kakounyo comme jyou-shokou (prêtre résidant) du Hongwanji. Zennyô, Shakounyo, Gyônyô, Zonnyô sont les noms que nous trouvons dans la liste des patriarches faisant suite à Kakounyo, et ce ne fut qu'après ces « prêtres résidants » que le huitième patriarche, le shônine Rennyô, fils aîné de Zennyô, apparut pour donner une nouvelle impulsion au développement de la Vraie Secte au Japon. Avant la venue de cet être remarquable, le Hongwanji était loin d'être un nom bouddhique important, et, sans cet homme, il lui aurait peut-être été impossible de jamais réaliser des progrès aussi extraordinaires et de parvenir à toute la puissance et la force qu'il atteignit. Le shônine Rennyô naquit à Ootani, le 25 février de la vingt-deuxième année de Oyé (1415). Son nom d'enfant fut Hotéï-marô; dès son jeune âge il fut un génie remarquable. Le 28 décembre 1420, sa mère disparut

(27) Commentaire du *Kyô-gyô-shine-shô*, 10 fascicules.

(28) Commentaire du *Sène-jyakou-shou* de Hônène. 5 fascicules.

(29) Ouvrage réfutant dix-sept fausses interprétations de l'enseignement de la Vraie Secte, et révélant sa réelle signification, 3 fascicules.

(30) *Traité des vérités essentielles de la doctrine de la Terre Pure*, ouvrage révisé du *Jôdô-monerouishou* donné par l'auteur à son disciple Ryôgène, 2 fascicules.

(31) *Traité sur l'intention fondamentale de tous les dieux*, ouvrage révisé par Zonkakou d'un livre portant le même titre, 2 fascicules.

(32) Ouvrage contenant le victorieux débat contre les adeptes de la Secte Nichirène, pendant la première année de Rékio, 2 fascicules.

(33) *Questions et réponses de la controverse avec la Secte Nichirène*, 2 fascicules.

(34) Ouvrage dans lequel l'enseignement de la Terre Pure est comparé à un voyage sur l'eau en bateau, et celui du « Chemin pour le sage » à une promenade à pied, démontrant combien il est plus facile de voyager de la première façon, 2 fascicules.

(35) Ouvrage expliquant combien nous devons être reconnaissants à nos parents et à nos professeurs, 2 fascicules.

(36) Ouvrage révélant les mérites contenus dans le nom d'Amida.

(37) Ouvrage conseillant de garder le nom d'Amida.

(38) *Un discours religieux par Zonkakou*, écrit spécialement pour Kakouyène.

(39) Ouvrage traitant du salut des femmes.

(40) Ouvrage décrivant les dégoûts de ce monde de débauche et les joies de la Terre Pure.

(41) *Traité louant les vertus du shônine Shinerane*.

mystérieusement, laissant à son fils, alors âgé de six ans, un message ainsi conçu : « Mon cher enfant, que le devoir de toute votre vie soit de faire revivre la Vraie Secte de la Terre Pure. » Nul ne sut où elle se retira, mais cette instruction fit une telle impression sur son esprit d'enfant que Hotéï-marô se la rappela parfaitement plus tard, et que, quand il eut atteint l'âge de quinze ans, il décida fermement d'accomplir désormais ce que sa mère lui avait ordonné auparavant.

Quand il eut seize ans, il se fit raser la tête au Shô-rène-ine, et prit le nom bouddhique de Kènejou. Après avoir étudié tout d'abord la philosophie de la secte Hossô, à Nara, il retourna à Ootani, et s'y enfermant dans un monastère, il s'appliqua très assidûment à étudier la doctrine de sa propre secte jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de trente ans. En 1447, il voyagea dans les régions de l'Est du Japon, puis en 1449, dans les régions du Nord, visitant partout les endroits historiques ayant un rapport quelconque avec la mémoire de son aïeul, le fondateur de la Vraie Secte, et en tous lieux il n'était jamais las de prêcher la Bonne Loi et de raviver la foi défaillante de ses adeptes.

En 1457, son père, Zennyô, mourut et, lui succédant sous le nom du shônine Rennyô, à l'âge de quarante-trois ans, il devint le joushokou (prêtre résidant) du Hongwanji. En juin 1460, il écrivit un ouvrage intitulé *Shô-shine-gétai* (42), sur la demande de son disciple Dôsaï.

Ce fut à peu près à la même époque qu'il commença à écrire les *Lettres* (appelées *O-foumi* en japonais) expliquant la doctrine et la foi de la Vraie Secte dans le plus simple langage afin de permettre, même aux plus humbles chercheurs de vérité, de comprendre ce qu'il désirait faire pénétrer dans leurs cœurs naïfs. Ces lettres sont nombreuses, et on peut dire, sans exagération, que la renaissance de la foi de la Vraie Secte est principalement due à la composition de ces lettres par le Shônine. Son influence se répandit ainsi graduellement dans tout le Japon, et un nombre toujours croissant de pèlerins se pressa sans cesse au reliquaire du fondateur à Ootani. La popularité grandissante de Rennyô attira cependant la jalouse attention des moines du Hiyèsane, que la haine amère de la rivalité conduisit finalement à détruire le reliquaire d'Ootani, en le brûlant, le 10 janvier 1465.

Ce fait obligea Rennyô à fuir Ootani, en emportant le portrait de Shine-rane. Pendant quelque temps, il vécut à Otsou, au Tchikamatsou-déra, temple appartenant au Miidéra. Il n'y resta cependant pas longtemps, et alla d'un lieu à un autre jusqu'au mois d'avril 1471, époque à laquelle il fit un tour dans la partie Nord du Japon; puis après avoir prêché dans différents lieux des provinces d'Etchizène et de Kaga, il bâtit un temple à Yoshizaki, Etchizène. Là, encore, il attira de nombreux fidèles de tous les endroits environnants, qui vinrent à lui véritablement désireux de

(42) Court ouvrage commentant le Shô-shine-gé de Shinerane.

connaître la foi de la Vraie Secte, et lui demandant de les instruire lui-même. Son succès fut réellement extraordinaire.

Cependant, Togashi, le gouverneur de la province de Kaga, qui nourrissait des sentiments hostiles envers le Hongwanji et ses partisans, attaqua soudain à main armée le temple de Yoshizaki en août 1475. Le shônine dut abandonner sa demeure pour se réfugier dans la province voisine Wakasa, où il parvint en bateau. Les partisans de la Vraie Secte de Kaga, profondément indignés de l'injustifiable conduite de leur gouverneur, se levèrent en masse, lui déclarèrent la guerre et, ayant réussi à renverser son gouvernement, prirent possession de toute la province de Kaga qu'ils placèrent sous la domination du Hongwanji. Cet acte de violence, accompli par ses fidèles, ne plut pas à Rennyô et il les en réprimanda sévèrement.

Dès lors, il put continuer ses prédications en toute tranquillité; en 1477, aidé de Dôsâi, son disciple, il établit un plan pour la construction du temple principal de la Vraie Secte à Yamashina. Le hall du portrait fut achevé en août 1480, et le portrait de Shinerane y fut transporté du Tchikamatsou-déra, son refuge provisoire. Le hall principal fut terminé dans le courant de juin de l'année suivante.

Quand, en 1489, le shônine Rennyô eut atteint l'âge de soixante-quinze ans, il donna sa démission de prêtre résidant du Hongwanji, et ce titre échut à son fils Jitsounyo. En 1496, il bâtit un temple à Osake, dans la province de Settsou, et en fit sa demeure pendant quatre ans. En février 1499, il retourna au temple principal de Yamashina, et, le 25 mars de la même année, il mourut à l'âge avancé de quatre-vingt-cinq ans.

Le shônine Rennyô possédait un rare génie religieux. Il peut être considéré comme une incarnation du shônine Shinerane, le fondateur de la Vraie Secte, qui, de la Terre Pure, revint ici-bas afin de sauver sa foi du déclin et de la perte. Sa prédication, débordement d'un cœur trop plein, était remplie d'amour et de bonté et semblable à de l'eau désaltérant l'assoiffé, et à des médicaments guérissant les malades. Après sa mort, Jitsounyo écrivit une biographie en un volume de son illustre prédécesseur, intitulée *Rennyô Shônine Goitchidahi Ki Kikigaki*; et une autre biographie, appelée *Rennyô Shônine Yitoku Ki*, fut composée par Rènego, un autre fils de Rennyô. Ses lettres, au nombre de quatre-vingts et formant cinq volumes, furent réunies par Yennyô, fils de Jitsounyo, sous le titre de *O-foumi* (Honorables Lettres). Depuis lors, les adeptes de la branche Hongwanji ont adopté la pratique religieuse quotidienne de chanter le *Shônine Nèmeboutsou Gé* et le *Wasane*, ainsi que de réciter les *Lettres* devant les reliquaires bouddhiques de leur famille.

Ainsi fut établi le Hongwanji par Rennyô, à Yamashina. Après lui, vint Jitsounyo qui, en 1525, eut comme successeur Shônnyô, fils de Yennyô. Sous ce dernier, en août 1532, Rokkakou Sadayori, aidé de partisans indisciplinés de la secte Hokké, assaillit le Hongwanji et le brûla entièrement.

Shônyo, emportant le portrait du fondateur, se réfugia alors au temple d'Oosaka (à Ishiyama) où il mourut en 1554.

Son fils Kennyo lui succéda. En 1570, il se trouva dans l'obligation de soutenir la guerre contre Oda Nobounaga, le fameux général, qui lança fréquemment ses troupes contre le Hongwangi, mais sans grand succès toutefois car les partisans de la Vraie Secte étaient si dévoués à leur cause qu'ils étaient constamment prêts à lui sacrifier leur vie.

En 1580, le shônine Kennyo, conformément aux ordres impériaux, fit la paix avec Oda Nobounaga, et se retira à Sagi-no-mori dans la province de Kii.

En 1582, cependant, cet infidèle général complota un brusque assaut, avec une forte armée, contre le Sagi-no-mori. Afin de faire Kennyo prisonnier de guerre, les soldats étaient prêts à forcer les grilles du Hongwanji le 3 juin, lorsque la nouvelle de l'assassinat du général par un de ses partisans, Aketchi Mitsouhidé, se répandit dans l'armée assaillante qui battit alors précipitamment en retraite. Le shônine Kennyo et son temple furent ainsi miraculeusement sauvés d'un péril imminent.

En 1583, Kennyo alla à Kaïdzouka en Idzoumi. En 1591, Toyotomi Hidéyoshi, l'illustre général, fit don d'une étendue de terrain située à Nishi-Rokoujô, à Kyôto, pour la reconstruction du Hongwanji. Kennyo ne vécut plus qu'une seule année après son retour à Kyôto; il mourut en 1592. Le titre de prêtre résidant fut alors dévolu à Kyônyo, fils aîné de Kennyo.

III. — LE HONGWANJI-EST.

En septembre 1594, le shônine Kyônyo donna sa démission de joushokou (prêtre résidant) du Hongwanji à Horikawa, Nishi-Rokoujô, en faveur de son frère Jounnyo, et lui-même, Kyônyo, établit sa résidence au nouvel Hongwanji, bâti en 1602, à Karasou-marou, Higashi-Rokoujô, dont l'emplacement avait été offert par Tokougawa Iyéyasou, fondateur du gouvernement du shôgounat des Tokougawa. Dès cette époque, le Hongwanji de Horikawa fut désigné sous le nom de Hongwanji-Ouest et celui de Karasou-marou reçut l'appellation de Hongwanji-Est. Avec la coexistence de ces deux pouvoirs centraux, les adeptes de la Vraie Secte et leurs nombreux temples se trouvèrent naturellement divisés en deux groupes affirmant leur fidélité soit à l'une, soit à l'autre des deux idées mères Hongwanji. Les partisans du Hongwanji-Est furent dénommés la branche Est et les autres la branche Ouest. Depuis lors, ces deux branches du Hongwanji ont constamment entretenu des relations fraternelles, chacune d'elles s'efforçant de contribuer à la prospérité de leur cause commune. En 1881, la branche Est fut appelée branche Ootani, et la branche Ouest branche Hongwanji.

Après cette division, nous trouvons comme joushokous ou hosshous

(francs-prêtres) du Hongwanji-Est : Jyônyo, Sennyo, Takounyo, Jyônyo, Itchinyo, Shinnyo, Jyounyo, Tatsounyo, Gonnyo et Gennyo. Le hosshou actuel est Shônyo appelé Kôyène.

Depuis sa fondation, en 1602, le Hongwanji-Est ne subit aucun désastre jusqu'en 1788, époque à laquelle le grand incendie de Kyôto qui consuma les plus importantes parties de la ville n'épargna pas le temple. Reconstituit en 1798, brûlé à nouveau en 1823, puis rebâti en 1835, cet édifice fut encore détruit, en 1858, par un autre grand incendie qui ravagea Kyôto. Bien qu'un hall provisoire eût été construit en 1860, il dut, lui aussi, subir le même désastre que les précédents lorsque la guerre éclata à l'intérieur de la ville en 1864. La magnifique construction qui existe actuellement fut achevée en 1895.

Dès le début de son existence, la branche Est encouragea l'étude de ses livres canoniques ainsi que l'instruction d'habiles prédicateurs, et ce fut pendant l'ère de Kwâneboune (1661-1672) que la salle de cours du Kwâne-zéone-ji fut transférée de Tsoukoushi, et que la première école fut établie dans le jardin de Shôséi, plus connu sous le nom de Kikokoutéi. En 1754, cette école se trouva à nouveau transférée à Takakoura, Kyôto, et le *curriculum vitae* fut préparé sur une grande échelle. Telle est l'institution connue sous l'appellation de « Collège de Takakoura ». Parmi les nombreux érudits célèbres qui ont été instruits dans ce collège, on trouve les noms suivants : Yékou, Yénéné, Yérine, Zouiyé, Jineréi, Sènyô, Tone-yé, Hokéi, Gitô, Hôkaï, Daïgane, Tokouryou, Réiwo, Réiyô, Shouzone, Gidjyô, Ryouwone, Gidô, Jinegô, Gitène, Gyôtchiou, Sènegane, Sènyou, Kakoujou, etc.

Par ces savants, les bases philosophiques, non seulement de la Vraie Secte, mais aussi de toutes les autres sectes bouddhiques, furent minutieusement recherchées. Depuis l'introduction des sciences occidentales en Extrême-Orient, le collège a doté son établissement d'une nouvelle section dans laquelle le bouddhisme ainsi que les sciences et les philosophies de l'Orient et de l'Occident sont étudiés. En 1901, cette nouvelle section fut transférée à Sougamo, Tôkyô, et d'autres agrandissements et innovations furent accomplis en vue de satisfaire à toutes les exigences de l'instruction moderne. On peut dire avec certitude que ce collège offre à présent une méthode d'études complète aux investigateurs du bouddhisme. Après son transfert à Tôkyô, le collège fut présidé par Kiyozawa Manesi, puis par Nanejô Bounyou.

En 1911, ce collège fut encore une fois transféré à Takakoura, Kyôto, et le nom de Shineshou Daïgakou fut changé en celui de Shineshou Ootani Daïgakou. Il fut d'abord présidé par Otani Yéiryô, jeune frère du hosshou actuel, le shônine Shônyo. Il était alors chef du département de l'éducation du Hongwanji-Est. Pendant sa présidence, les nouvelles constructions actuelles furent achevées à Oyama, en Kami-gamo, au nord de Kyôto. L'année dernière, Nanejô Bounyou devint à son tour président.

Depuis 1888, le Hongwanji-Est a bâti des écoles pour les garçons et pour les filles dans différentes parties du Japon; la plus importante de ces institutions est actuellement celle de Imakoumano, Kyôto, dans laquelle sont instruits 700 garçons appartenant à la Vraie Secte. Par ce fait, il est facile de juger combien l'influence croissante de l'activité concernant l'éducation du Hongwanji-Est augmente de nos jours.

Plusieurs revues mensuelles sont publiées par cette branche de la Vraie Secte. Le *Shoukô* est l'organe officiel contenant les rapports des travaux de la Secte et le compte rendu de l'activité des missionnaires bouddhiques chargés de la propagande au Japon et à l'étranger. Le journal dans lequel sont publiés les résultats des recherches scientifiques concernant la religion et la philosophie en général, est appelé *Moujinetô* tandis que ceux qui sont consacrés au côté pratique de la religion sont : le *Séishinekaï*, le *Foukyôkaï*, le *Kyoudô*, le *Kwanerène*, le *Foutokou*, le *Shinesoukyô*, le *Makoto*, le *Dôhô*, le *Hôzô*, le *Howa*, le *Hikari*, le *Shinesékaï no Tokoufou*, etc. En plus de ces journaux, il existe beaucoup d'importants ouvrages écrits annuellement par des savants appartenant à la Vraie Secte.

La branche Est du Hongwanji semble actuellement tendre à devenir le centre spirituel du Japon. Les familles bouddhiques qui y sont attachées représentent un total de plusieurs millions; elle a plus de cinquante betsouines (temples dépendants), 8.160 matsouji (temples locaux) et plusieurs centaines de salles de cours (sekkyôjo), répartis dans le pays entier. Les directeurs de ces institutions sont dénommés rimebane, ou jyoushoukou, ou shounine et le jyoushoukou du temple local, c'est-à-dire du matsouji, est héréditaire de même que le chef (hosshou) de la fondation mère le Hongwanji.

Les disciples de cette secte se rattachent soit à un temple dépendant (betsouine), soit à un temple local (matsouji), soit à un cours (sekkyôjo); et ils sont appelés ses danekés (partisans ou donateurs) ou ses kôjous (membres ou associés). Les relations entre le temple local et ses partisans sont étroites et cordiales.

Des missionnaires sont régulièrement envoyés par la direction suprême pour prêcher, à des dates fixes, dans un temple dépendant, ou dans un temple local, ou dans un cours. On compte actuellement environ 2.500 de ces prédicateurs instables. Il y a, dans les grandes villes, des prédicateurs fixes dont la mission consiste à visiter les manufactures, les institutions d'enseignement, les associations de jeunes gens, etc.... Ils doivent également répondre aux invitations du poste militaire attaché à ces villes. Il existe à peu près 120 de ces prédicateurs fixes. De plus, on compte plusieurs dizaines de guides religieux qui sont envoyés pour enseigner dans les pénitenciers à la requête du Gouvernement.

Le Hongwanji-Est se dépense aussi beaucoup pour des œuvres philanthropiques. Un des résultats satisfaisants qu'il a obtenu et qui attire beau-

coup l'attention publique, est la création, à Tôkyô, d'un asile de nuit gratuit pour les pauvres.

La construction d'un temple dépendant à Shanghai, en 1876, marqua le commencement du travail des missionnaires du Hongwanji-Est à l'étranger. Depuis lors, ceux-ci ont été envoyés dans diverses parties de la Chine, de la Corée et d'autres pays. Ces missionnaires à l'étranger sont nommés *kaïkyôshis*, c'est-à-dire porteurs de la Bonne Loi dans le monde entier en vue de conduire nos frères à l'illumination.

II. — Enseignements de la Vraie Secte de la Terre Pure.

I. — LIVRES CANONIQUES.

Le Bouddha Çakya-mouni ne nous laissa aucun écrit, et tous les enseignements que nous avons de lui proviennent de ce que ses disciples ont retenu et rédigé après sa mort. Leurs ouvrages sont appelés sùtras ou livres canoniques; il en existe encore un grand nombre parmi lesquels on trouve trois sùtras donnant une description complète du Bouddha Amitâyus qui porta l'efficacité de son nom à la perfection afin de préserver tout être doué de sensibilité de sombrer dans les abîmes du péché. Ces trois sùtras sont :

1^o Le *Amitâyus-sùtra*, ou *Sukhâvatîvyuha-sùtra*. Deux volumes. Dans cet ouvrage le vénérable Çakya-mouni relate à Ananda et à Maitreya, sur le mont Grdhakuta, l'histoire spirituelle d'Amida. Il fut traduit en langue chinoise par SHAMEGHAVARMANE, en 252 ap. J.-C.

2^o Le *Amitâyur Dhyâna-sùtra*. Un volume. Cet ouvrage rapporte la prédication de Çakya-mouni à Ananda et à Vaidehi, au palais royal de Râjagrha, concernant la possibilité pour toutes les créatures douées de sensibilité de naître dans la Terre Pure du Bouddha Amitâyus après leur délivrance de ce monde de douleurs. Il fut traduit en langue chinoise par KÂLAYASHAS, en 424.

3^o Le *Amitâyus-sùtra*, ou *Sukhâvatîvyûha-sùtra*. Un volume. Cet ouvrage rapporte la prédication de Çakya-mouni à Çâriputra dans le jardin d'Anâthapindika, Çrâvasti, concernant la magnificence de la Terre du Bonheur et les vertus du Bouddha Amitâyus. Il fut traduit en langue chinoise, par KOUMÂRAJÎVA, en 402.

Le plus important de ces trois sùtras est celui d'Amitâyus, car il explique à fond la véritable signification de la doctrine d'Amida en vue de sauver tous les êtres doués de sensibilité, et l'enseignement de la Vraie Secte de la Terre Pure consiste simplement en la doctrine énoncée dans ce sùtra.

Quant à la signification des deux autres sùtras, nous leur attribuons un double sens dont un apparent et l'autre caché. Leur sens apparent est qu'ils nous fournissent des moyens de jugement qui, de déduction en déduction, nous conduisent finalement à la raison suprême du salut par

la foi en Amida, tandis que le sens intime nous fait découvrir le but réel du salut par la foi en Amida, ce qui est également l'enseignement du sūtra d'Amitâyus.

De fait, tous ces livres canoniques constituent la science sacrée de la Vraie Secte dont la doctrine essentielle est de montrer la voie de salut par la grâce d'Amida.

Il y eut nombre d'Hindous, de Chinois et de Japonais qui, prédécesseurs du shônine Shinerane, prêchèrent comme lui la véritable doctrine du salut par la foi. Et, parmi ceux-ci, nous considérons les sept suivants comme ayant le plus contribué au développement de l'enseignement de la Vraie Secte; ce sont : aux Indes : Nâgârjuna et Vasubandhu; en Chine : Donerane (T'an-luan), Dôshakou (Taoh'ao), et Zênédô (Shan-tao); au Japon : Gêneshine et Gênekou (appelé aussi Hônène). Ils sont désignés sous le nom des « Sept Pères » (Kôsô signifiant : grands patriarches) de la Vraie Secte. Chacun d'eux laissa des manuscrits rendant intelligibles la foi et la philosophie de cette Secte. Ces œuvres sont :

NÂGÂRJUNA, *Dashabhûmi-vibhâsha*, le neuvième chapitre de la Pratique facile.

NÂGÂRJUNA, *Les douze révérences*, (Jyouni-raï).

VASUBANDHU, *Discours sur la Terre Pure*.

DONERANE, Commentaire de l'ouvrage sus-mentionné de Vasubandhu. 2 volumes.

DONERANE, *Hymnes louant le Bouddha Amida*.

DÔSHAKOU, *De la paix et de la joie* (Anerakoushou). 2 volumes.

ZÊNEDO, *Commentaire du Amitâyurdhyânâ-sūtra*. 4 volumes.

ZÊNEDO, *Jôdô-hôji-sane*;

ZÊNEDO, *Kwannène-hômone*;

ZÊNEDO, *Wôjô-raïsane*;

ZÊNEDO, *Hanejou-sane*;

GÊNEISHINE *Wôjô-yôshou*. 3 volumes;

GÊNEKOU, *Sênedjakou-hongwane-nêmboutsou-shou*. 2 volumes.

Par conséquent, il est évident que la doctrine fondamentale de la Vraie Secte fut primitivement enseignée par Çakya-mouni lui-même, puis fut développée et rendue plus explicite par ces sept Pères de la Secte; enfin, le shônine Shinerane systématisa tous les enseignements traités séparément par ses prédécesseurs et leur donna le nom de la Vraie Secte de la Terre Pure, ce par quoi la doctrine du salut par la foi atteignit une nouvelle signification plus profonde et plus claire. Dans ce sens, il est donc le fondateur de la Vraie Secte, et son ouvrage sur *La doctrine, la pratique, la foi et le but de la Vraie Secte* constitue le livre fondamental de celle-ci. Quant aux autres livres publiés à une époque postérieure et faisant autorité, nous avons déjà eu l'occasion d'en parler dans un chapitre précédent.

II. — SYSTÉMATISATION.

Le bouddhisme est une religion des plus complexes; son fondateur Çakya-mouni instruisit ses fidèles de différentes façons suivant leurs aptitudes, dispositions et caractères respectifs. Le Bouddha ouvrit diverses portes d'accès à ses disciples, et parmi celles-ci nous distinguons généralement à présent deux entrées ou voies principales de salut. L'une d'elles est le chemin conduisant directement à la vérité du salut qui permet d'échapper à un monde de souffrances, tandis que l'autre est un chemin provisoire qui prépare à entrer finalement dans la voie de vérité. Il est indispensable pour les étudiants du bouddhisme de se rappeler cette distinction. Voyons maintenant quelle était la profonde connaissance du shônine Shinerane concernant la vérité essentielle du bouddhisme, à propos de ce qui fut enseigné par ses sept grands prédécesseurs et dans les trois sûtras sus-mentionnés.

Le bouddhisme se divise en deux écoles principales : celle du Plus Petit Véhicule, et celle du Plus Grand Véhicule. La première s'adresse aux Shrâvakas et aux Pratyéka-bouddhas qui se contentent d'atteindre un résultat comparativement médiocre; quant à celle du Plus Grand Véhicule, elle enseigne la voie de la grande illumination qui permet de devenir bouddha. Par conséquent, la doctrine du Plus Grand Véhicule doit être considérée comme supérieure à celle du Plus Petit Véhicule. Cependant, dans l'école du Plus Grand Véhicule, nous distinguons encore la doctrine appelée le Chemin du Sage (shôdômone), et la Voie de la Terre Pure (jôdômone). Le Chemin du Sage est l'enseignement qui conduit un bouddhiste à obtenir la sagesse ici-bas, en déracinant ses passions et en pratiquant toutes les vertus; tandis que la Voie de la Terre Pure nous enseigne à devenir des bouddhas par la naissance dans la Terre Pure d'Amida. Par le Chemin du Sage, on doit atteindre l'illumination par ses propres efforts, et la discipline prescrite est naturellement pleine de difficultés; c'est pourquoi elle est appelée jiriki-kyo, ou doctrine de salut personnel, signifiant que l'on peut être sauvé par ses maigres moyens, ou nanegyô-do, c'est-à-dire chemin difficilement praticable.

D'un autre côté, la Voie de la Terre Pure enseigne la possibilité d'atteindre l'illumination par un pouvoir autre que le sien, et c'est pourquoi cette voie doit être considérée comme beaucoup plus facile à suivre que l'autre et est nommée tariki-kyô, c'est-à-dire doctrine qui enseigne le moyen de salut par un pouvoir autre que le pouvoir personnel; elle est aussi appelée igyô-dô, le chemin facilement praticable. En conséquence, il est évident que, pour quiconque n'est pas largement doté de sagesse et d'intelligence, il est extrêmement difficile de parcourir le Chemin du Sage. Pour des créatures telles que nous, qui sommes nés dans ce siècle éloigné de l'époque de Bouddha, et qui ne sommes doués ni de sagesse, ni d'intelligence, le meilleur des

moyens consiste à suivre la Voie de la Terre Pure en croyant au salut par la grâce d'Amida.

Le bouddhisme du Plus Grand Véhicule peut aussi être envisagé comme possédant deux méthodes d'enseignement : la méthode progressive (zène), et la méthode directe (tone). La méthode progressive est la doctrine qui enseigne à obtenir l'illumination finale après être passé graduellement par différentes phases; la méthode directe démontre comment on peut atteindre le but, pour ainsi dire par un bond soudain, sans passer par divers degrés d'ascension.

La différence entre ces méthodes peut s'appliquer également aux deux chemins. La méthode progressive du Chemin du Sage enseigne que l'on peut devenir bouddha en pratiquant les six vertus de perfection (pârâmitas) pendant une période de trois asamkyas et de cent grands kalpas. La méthode directe n'implique pas une telle patience car elle déclare que quiconque obtient l'illumination concernant son unité avec Bouddha, est lui-même un bouddha.

Tandis que cette méthode bouddhique montre le chemin direct permettant de devenir un bouddha, la méthode progressive doit être considérée comme une méthode provisoire vis-à-vis de la méthode directe car sa fonction consiste à préparer les êtres à la compréhension finale et réelle de la vérité.

Quant à la différence entre la méthode progressive et la méthode directe de la Voie de la Terre Pure, on peut considérer que, par la première, il n'est possible d'entrer dans la Terre Pure d'Amida que graduellement, et non pas soudainement, car une créature ne peut naître à la lisière de la Terre Pure que si elle désire y parvenir par l'accumulation de ses bonnes actions faites par ses propres efforts, et c'est seulement après un nouvel amoncellement de mérites que sa foi sera profondément raffermie et qu'elle pourra enfin se trouver dans la Terre Pure proprement dite; la méthode directe enseigne que quand un être, ayant une foi immuable dans le pouvoir absolu de salut d'Amida, se remet entièrement entre les mains de Bouddha, cette foi détermine immédiatement sa destinée de naître dans la vraie Terre Pure, et il est à même d'avoir la connaissance spirituelle de l'illumination du Bouddha. Il est donc évident que cette dernière méthode pénètre plus profondément dans la vérité de la doctrine de la Terre Pure que la précédente qui est simplement une méthode provisoire ou préparatoire conduisant à la vérité suprême.

Il y a, de la sorte, deux classes ou grades d'enseignement dans la Doctrine du Sage ainsi que dans celle de la Terre Pure : provisoire et suprême. Mais l'enseignement suprême dans la Doctrine du Sage, comparé au grade correspondant de celle de la Terre Pure, doit être considéré comme se rattachant encore au grade préparatoire car c'est un chemin rempli de difficultés et exigeant une quantité extraordinaire de mortifications

pour qu'elles puissent être surmontées. Le tableau ci-après fera mieux comprendre cet argument.

Bouddhisme.	Le Plus Petit Véhicule (Hinayâna).	}	pour les Shrâvakas et les Pratyékabouddhas.		}	Enseignement provisoire.
			Le Plus Grand Véhicule (Mahâyâna).	}		
	Méthode Directe.	Voie de la Terre Pure, Voie provisoire (Wô-shoutsou) (44).				
			Chemin du Sage. Enseignement suprême (Shou-chô) (45).	Voie de la Terre Pure. Enseignement suprême (Wô-chô) (46).	}	

La conclusion de tout ceci est que la méthode directe de la doctrine de la Terre Pure est le chemin final permettant véritablement à toutes les créatures pourvues de sensibilité de devenir des bouddhas, et c'est en cela que consiste l'enseignement de la Vraie Secte de la Terre Pure.

III. — POURQUOI NOMMÉE LA VRAIE SECTE DE LA TERRE PURE ?

Par la Vraie Secte de la Terre Pure on entend le véritable enseignement de la doctrine de la Terre Pure, c'est-à-dire la voie de la vérité qui assure la naissance dans la Terre Pure d'Amida.

On peut concevoir l'existence de trois chemins menant à la Terre Pure du Bouddha; l'un d'eux est large et sûr, tandis que les deux autres sont étroits et arides. Ce chemin large et sûr est celui qui nous donne la certitude de naître dans la Terre Pure.

La Terre Pure d'Amida est une terre d'une beauté parfaite fondée sur la vérité du bien, et pas une seule parcelle d'impureté ne peut y pénétrer. C'est pourquoi, si droite et digne d'éloges que puisse paraître ici-bas

(43) Sortie en long.

(44) Sortie transversale.

(45) Passage en long.

(46) Passage transversal.

Ces quatre termes sont trop techniques pour pouvoir être brièvement expliqués ici; il suffit de citer un passage du *Shinshou-kyôshi* (Principaux enseignements de la Vraie Secte, par K. OGOUROUSOU) se rapportant à ce sujet :

« Dans le *Shôdomone*, nous trouvons encore les méthodes (ou écoles) de « la sortie en long » et du « passage en long ». Les sectes de Hossô et de Sane-rone se rattachent à l'école de « la sortie en long », et les sectes de Ké-gone, de Tenedahi, de Shine-gone et de Zène appartiennent à l'école du « passage en long ». Dans le *Jôdô-mone*, on distingue les méthodes de « la sortie transversale » et du « passage transversal ». Le salut par diverses actions constitue « la sortie transversale »; ceci fait partie du pouvoir personnel. Le salut par la fidélité au nom de Bouddha est dénommé « le passage transversal »; celui-ci dépend du pouvoir d'un autre. »

une moralité humaine provenant d'un cœur corrompu, elle ne peut être considérée comme un bien vraiment dépourvu de toute trace d'impureté; par conséquent, il nous est impossible de naître dans la Terre Pure par notre moralité et notre volonté humaines; quiconque veut y naître doit absolument abdiquer son esprit personnel.

Par quel moyen aurons-nous donc la possibilité de naître dans la Terre Pure? On a répondu à cette question depuis le commencement de toutes choses, car la volonté d'Amida ne laisse aucun doute à ce sujet. Cette pure et magnifique terre de bonheur nous est destinée; Amida, désireux de nous voir le rejoindre dans la Terre Pure, déverse sans cesse sa lumière sur nous, en vue de nous faire grandir en sagesse et de nous rendre conscients de nos péchés ainsi que de nos mensonges, afin que nous nourrissions le désir de naître dans la terre du bien et de la vérité. Ainsi, c'est uniquement par la clarté suprême d'Amitâbha (la lumière infinie) que nous nous rendons compte de la noirceur de nos cœurs, et que s'éveille en nous une aspiration vers la terre de lumière éternelle. Amida, après avoir amené nos intelligences à ce point, alors que nous ignorions totalement son existence, nous appelle à lui en nous disant : « Entendez mon nom de bien et de vérité; éveillez votre conscience des impuretés et des mensonges qui noircissent vos cœurs, et remettez entièrement vos destinées entre mes mains qui vous sauveront du péché et de l'ignorance. » Ceux qui écoutent cet appel d'Amida, et, comprenant leur état de péché, se rendent à sa volonté et saisissent avec une confiance absolue ses mains tendues vers eux, sont embrassés par le bien et la vérité de son amour sauveur, et, après leur mort, ils ne posséderont plus l'esprit et le corps corrompus qu'ils ont maintenant, mais, naissant dans la terre de bonheur et de pureté, ils recevront une sagesse et un amour infinis. Si ce n'était grâce à l'amour d'Amida, dont le désir est de sauver toutes les créatures, nous n'aurions aucune possibilité de naître dans sa Terre Pure? C'est pourquoi le vrai chemin pour obtenir la naissance au pays de Bouddha, est de traverser cette mer de souffrances à bord de la barque d'amour conduite par Amida. Cette voie est appelée Gougwane, ce qui signifie le désir de Bouddha de sauver tous les êtres.

Mais il y a des créatures qui ne peuvent se rendre entièrement à la volonté de salut du Bouddha; bien qu'approchant du vrai chemin, elles ne sont pas encore prêtes à se remettre complètement entre les bras tendus vers elles pour les sauver; mais elles désirent naître dans la Terre Pure par les mérites obtenus en récitant le nom d'Amida avec une sincérité de cœur. Croyant que le seul moyen d'atteindre cette Terre consiste à réciter ce nom, elles dépensent trop de force dans la récitation et ont tendance à répéter le nom de Bouddha le plus souvent possible. Ces êtres veulent parvenir à la Terre Pure partiellement par leurs propres efforts; ils naîtront à la lisière de cette Terre si leur cœur reste serein au moment de la mort. Nous appelons, cependant, ce chemin Shimmone, ou vraie porte.

Il y a d'autres créatures qui ne peuvent même pas pénétrer dans la voie appelée Shimmone car elles croient trop fermement en l'efficacité de leurs propres bonnes œuvres et désirent atteindre la Terre Pure d'Amida par l'accumulation de mérites provenant de leurs actions personnelles, tant morales que religieuses. Celles-ci naîtront à la lisière de la Terre Pure si, par l'amoncellement de ces bonnes œuvres, leur cœur possède la tranquillité. Ce chemin est nommé Yômone, c'est-à-dire la porte d'importance.

Aucune de ces deux portes ou voies : Shimmone et Yômone n'est le vrai chemin conduisant à la Terre Pure. Comme une volonté personnelle impure s'y trouve mêlée, on ne peut accéder à la Terre Pure proprement dite; mais, par l'amour d'Amida, il est possible de parvenir à la région située à la lisière. Après avoir séjourné pendant des années dans les régions avoisinant la Terre Pure, ces êtres comprendront leur erreur, et alors ils pénétreront, pour la première fois, dans le chemin de vérité. Il est donc évident que ces deux portes sont simplement provisoires, voies étroites fournies à ceux qui sont incapables de pénétrer de suite dans la voie de vérité, tandis que le chemin de Gougwane est le seul, vrai et suprême chemin nous faisant atteindre la demeure d'Amida.

Quand on perçoit ainsi l'existence de ces trois différentes routes de la Terre Pure, on doit prendre garde de s'égarer et suivre la véritable et droite route du Gougwane. La doctrine qui enseigne celle-ci est nommée la Vraie Secte de la Terre Pure, ou, en abrégé, la Vraie Secte.

IV. — LE SALUT.

Dans la Vraie Secte de la Terre Pure, nous trouvons le véritable et universel amour d'Amida pour sauver tous les êtres de l'ignorance et de la souffrance. C'est le filet de la miséricorde sans bornes jeté dans la mer de misères afin d'y recueillir l'ignorant plutôt que le sage, le pécheur plutôt que l'homme de bien. Cet amour et cette miséricorde résident éternellement avec le Bouddha, dont le désir de sauver toutes les créatures ne connaît aucune limite temporelle, et, pour cette raison, il a été appelé Amitayûs (vie éternelle). Son pouvoir de salut est apparent dans sa lumière. Bien qu'invisible à nos yeux corrompus, sa clarté répand constamment ses rayons sur tous les êtres pourvus de sensibilité, les conduisant toujours vers l'éveil de leur foi. Ceux dont la foi en l'amour sauveur d'Amida s'est éveillée, sont de suite embrassés dans sa clarté et destinés à naître dans la Terre Pure après leur mort. Cette lumière est l'expression de la volonté d'Amida, sous la miséricordieuse sollicitude duquel grandissent toutes les créatures; elle atteint la totalité des régions de l'univers, ne connaissant aucune limite d'espace; c'est pour cette raison que Bouddha a été nommé aussi Amithâbha (lumière infinie). Son désir de salut est, par conséquent, infini, non seulement quant au temps mais également

quant à l'espace; de là ses deux attributs : Amitâyus et Amitâbha. En Chine et au Japon, il est brièvement connu sous le nom d'Amida, c'est-à-dire l'infini.

Amida est le père de toutes les créatures; il est l'être unique : il a, depuis le commencement de toutes choses, travaillé à sauver le monde, et s'est incarné en la personne du Bhikshu Dharmâkara pour nous apporter le message du bonheur. Amida fit invoquer quarante-huit vœux au Bhikshu, ainsi qu'il est rapporté dans le Amitâyus-sûtra, dont l'idée principale est : « Quiconque écoutera mon nom, croira en mon désir de salut et s'en réjouira, naîtra par ma grâce dans la Terre Pure. » Il est dit qu'avant de formuler ces vœux, le Bhikshu médita pendant une période de cinq kalpas; qu'en vue de réaliser cette volonté, il accumula un nombre incalculable de mérites en pratiquant les six vertus pendant d'innombrables kalpas, avec un cœur plein d'amour et de compassion et dégagé de toute corruption; et que, finalement, la réalisation de ce désir s'accomplit il y a dix kalpas. Amida nous appelle maintenant à sa Terre Pure en nous montrant son nom sauveur.

La terre d'ici-bas est un monde rempli de péchés et de souffrances; ni le sage, ni l'ignorant ne sont à l'abri du péché; le noble et le pauvre sont également sujets à la souffrance. Celui qui se dit sans tache est un fou ou un idiot. Même, quand selon le jugement de notre ignorance, nous nous croyons heureux, il est fort possible que nous nous trompions car, aux yeux de Bouddha, notre bonheur apparent n'est peut-être qu'une réelle souffrance. Dans un monde d'impuretés tel que le nôtre, il est impossible de trouver un véritable état de paix et de bonheur. Les honneurs, la richesse, l'amour, la science, tout contribue à nous mener à l'abîme de l'absolue noirceur. Où pouvons-nous dès lors, découvrir une région ne recélant aucune peine? Tournons les yeux vers Amida qui nous montre sa Terre de pureté et de bonheur (Soukhâvati) dans laquelle les souffrances et les tribulations de ce monde n'existent plus. C'est le lieu des sourires perpétuels qui jaillissent de la source du bonheur. Là, ni souffrances, ni péchés, mais la beauté, le bien et la joie. Ceux qui y naissent jouissent d'un bonheur sans fin; ils sont doués, non seulement d'une liberté et d'une sagesse infinies, mais d'amour pur et de compassion leur donnant le pouvoir de sauver tous les êtres de ce monde de douleur. Cet immense bonheur, dévolu à ceux de la Terre Pure, est le résultat de l'amour d'Amida et de son désir de salut.

Le Bouddha ne néglige rien pour nous délivrer du péché; par divers moyens, tous bons et excellents, il nous conduit toujours à la voie de salut, et c'est par sa grâce que nous trouvons en nous-mêmes l'aspiration à être sauvés et que nous pouvons en obtenir l'accomplissement. Amida nous accorde sa grâce par deux voies différentes : l'une est appelée la Wôsô yékô et signifie qu'il nous donne, non seulement des causes nous permettant de naître dans la Terre Pure, mais aussi la naissance elle-

même; et l'autre est nommée la Gènesô-yékô, c'est-à-dire qu'il nous confère le pouvoir de revenir en ce monde de douleur, même après notre naissance dans la Terre Pure, afin de délivrer les autres créatures de la souffrance. Dans la Wôsô yékô, on doit distinguer quatre choses : l'enseignement, la pratique, la foi et le but. Le schéma suivant sera plus facilement compréhensible :

La Wôsô Yékô	{	1. L'enseignement, tel qu'il est exposé dans le <i>Amitâyus-sûtra</i> (en deux volumes).	}	Causes:
		2. La pratique, ou récitation du nom d'Amida.		
		3. La foi, ou croyance en son désir de salut		
La Gènesô Yékô	{	4. Le but, ou naître dans la Terre Pure et devenir un bouddha	}	Effet
		Revenir dans ce monde de douleur pour sauver les autres créatures.		

Ce qui suit donne une explication plus détaillée :

1^o L'ENSEIGNEMENT. — Amida prit un jour une forme humaine et vint sur la terre afin de nous sauver du péché et de l'ignorance; il s'incarna sous le nom de Çakya-mouni. Le plus important de tous ses enseignements est l'*Amitâyus-sûtra*, traduit en chinois dans un ouvrage de deux volumes, en l'an 252 ap. J.-C., dans lequel est exposée la vraie signification du salut par Amida. De fait, le véritable but de sa venue sur la terre était d'enseigner ce sûtra et d'établir les bases de la Vraie Secte de la Terre Pure. En d'autres termes, nous pouvons donc dire que la Vraie Secte est la révélation directe du Bouddha Amida.

2^o LA PRATIQUE. — Nous connaissons maintenant le nom d'Amida, selon les prédications de Çakya-mouni, et nous savons que dans ce nom se trouve inclus la force du désir de salut d'Amida; car entendre ce nom correspond à entendre la voix de salut disant : « Confiez-vous à moi, car je vous sauverai sûrement », ces paroles venant directement d'Amida. Ce sens étant contenu dans le nom d'Amida, nous devons lui exprimer nos profonds sentiments de reconnaissance en récitant son nom selon sa volonté, quand nous avons pu entendre l'appel de notre Père, si plein d'amour et de compassion. Dans le sanscrit, la récitation est : « Namo 'mitâyushé Bouddhâya » ou « Namo 'mitabhâya Bouddhâya », mais, en japonais, elle consiste brièvement en « Namou Amida Bou ».

Tandis que toutes nos autres actions sont plus ou moins impures la répétition du « Namou Amida Bou » est un acte dégagé d'impuretés, car ce n'est pas nous qui le récitons, mais Amida lui-même qui, nous donnant son propre nom, nous fait le répéter.

3^o LA FOI. — Quand nous entendons le nom d'Amida, nous ne pouvons nous empêcher de croire à la certitude de notre salut, et cette croyance vient également par la grâce d'Amida car :

(1^o) quand nous pensons à son désir de salut, nous sommes incapables de nous dissimuler notre vie intérieure remplie de mensonges, et nous ne pouvons, dès lors agir comme si nous étions des sages; c'est parce

que le désir pur et dépourvu de mensonge du Bouddha descend sur nous;

(2^o) dès l'instant où nous entendons le nom d'Amida et nous en remettons à sa volonté, nous sommes convaincus de notre propre salut par sa grâce, et nous obtenons la paix de l'esprit; ceci serait cependant impossible si le désir qu'a Amida de sauver tous les êtres qui se trouvent embrassés dans son amour, ne s'affirmait pas en nous;

(3^o) dès le moment où nous croyons à notre salut par la grâce d'Amida, nous éveillons en nous le désir de naître dans sa Terre Pure, et sommes heureux parce que nous avons la conviction que ce souhait se réalisera; cela est l'effet de l'influence de l'amour débordant d'Amida qui nous invite à venir le rejoindre dans la Terre Pure. C'est pourquoi, nous concluons que, si nous nous confions à Amida pour notre salut, cela est entièrement dû à sa grâce et nullement à nos efforts personnels. En vérité, ce sentiment de subordination, ou cette foi en Amida, n'est autre chose que l'expression de sa volonté propre.

4^o LE BUT. — Aussitôt que notre croyance en notre salut par Amida est fortifiée, il est déterminé que notre destinée est de naître dans la Terre Pure et de devenir des bouddhas. Alors, il est dit que nous sommes entièrement embrassés dans la lumière d'Amida et que, vivant sous sa direction pleine d'amour, notre vie, après l'affermissement de notre foi, est remplie d'une joie indescriptible, laquelle est un don du Bouddha. Dès lors, nous n'avons nul besoin de prier les dieux ou les bouddhas de nous accorder plus de bonheur en ce monde, car ne jouissons-nous pas déjà de tout le bonheur pouvant être atteint ici-bas? Si nous avons encore des malheurs à endurer, ils sont le résultat des fautes que nous avons commises dans le passé, et aucune prière ne pourra les éloigner de nous. C'est seulement après notre naissance dans la Terre du Bonheur qu'il nous sera permis de mener une vie absolument dénuée de toute souffrance.

A la fin de notre vie terrestre, nous repoussons toute trace de cette existence corrompue; et en naissant à la Terre de Pureté et de Bonheur, nous obtenons l'illumination du Bouddha. Il n'est pas nécessaire, à ce moment de notre naissance, de garder en paix nos dernières pensées sur terre, et d'attendre la venue du Bouddha pour qu'il nous conduise dans sa Terre. Comme nous avons déjà vécu enveloppés des rayons du Bouddha Amida, si troublés que soient nos derniers moments, nous sommes certains d'être conduits dans la Terre Pure par l'opération mystérieuse de la lumière du Bouddha.

La Terre du Bonheur est le jardin du Nirvâna; ceux qui y naissent obtiennent la grande illumination du Nirvâna, jouissent d'une vie éternelle, et sont à jamais délivrés des liens de la naissance et de la mort. De plus, ils sont alors à même de s'incarner encore et encore dans ce monde de douleur, afin de délivrer les autres créatures du péché et de leur ignorance. Tous ces innombrables bonheurs dont

nous pouvons jouir, ne proviennent que d'une seule source : la grâce du Bouddha Amida.

LA FOI.

Quelle foi la Vraie Secte demande-t-elle à ses adeptes ? Peu de chose : simplement se rendre à la volonté d'Amida, laquelle s'exprime ainsi : « Fiez-vous à moi en toute sincérité de cœur, et vous serez certainement sauvés. » Par conséquent, remettons-nous en donc à sa volonté et ne pensons qu'à être embrassés dans ses bras miséricordieux, en souhaitant d'être sauvés dans l'autre vie. Amida est le guide de tous les bouddhas. C'est lui qui détient la clef de tous les mystères de l'existence. Si nous nous inclinons devant lui en toute humilité, la totalité des dieux et des bouddhas nous protégeront contre le mal. Les fidèles de la Vraie Secte qui adressent leurs prières à un bodhisattva ou à un bouddha autre qu'Amida, interprètent dans un mauvais sens, ou ne croient pas absolument à l'amour d'Amida qui sauve tous les êtres sans exception. La foi que l'on entretient pour un être parfait doit également être « parfaite et absolue ». C'est pourquoi nous ne devons nous fier qu'au mystère d'Amida lui-même, puisqu'il est le mystère des mystères, et que lui seul peut nous sauver absolument et au suprême degré.

Le nom d'Amida est le nom le plus honorable de l'univers entier ; toutes les racines du bien ainsi que tous les mérites s'y trouvent réunis et la récitation de ce nom est la plus noble chose que l'on puisse faire en ce monde, et la meilleure des actions pouvant être accomplies ici-bas. En récitant le nom d'Amida, on comprend l'infériorité de toute autre action à cette récitation elle-même. Aussi noble, honorable et belle qu'apparaisse à nos yeux profanes une action morale ou religieuse, elle n'a pas le pouvoir de nous mener dans la véritable Terre Pure où réside Amida lui-même, car nous ne pouvons ajouter, même un iota, à l'amour d'Amida qui, seul peut nous délivrer du péché. L'unique chose que nous puissions faire est de remettre nos péchés, notre ignorance, notre destinée, et nous-mêmes entièrement en l'amour souverain d'Amida, et d'exprimer nos plus intimes sentiments de reconnaissance pour la grâce de Bouddha en répétant son nom. Se rendre ainsi à la volonté d'Amida, et suivre sa main qui nous guide vers le salut, est la foi demandée par la Vraie Secte à ses fidèles. Dans cette foi, nous reconnaissons deux choses :

1^o Que des pécheurs, tels que nous, sont destinés à devenir des habitants de l'enfer ; que nous sommes des prisonniers devant être à jamais confinés dans un monde de douleurs ; que nos yeux sont fermés à la sagesse, et nos jambes morales brisées, de sorte que nous sommes des invalides spirituels ;

2^o Que c'est l'amour d'Amida qui a nourri la pensée de sauver ces créatures pécheresses et fait les vœux de ne pas arrêter ses efforts avant

que tous les êtres aient atteint sa Terre Pure; si grands pécheurs qu'ils soient, tous ceux qui croient en Amida et en son désir de salut naîtront sûrement dans la Terre du Bonheur. Comment dès lors, pourrions-nous ne pas nous réjouir de la certitude de notre salut par sa grâce?

Tous les adeptes de la Vraie Secte reconnaissent ces deux articles de foi et savent qu'ils sont uniquement dus au désir de salut d'Amida lui-même, et que nous dépendons complètement de lui. Tant que nous n'avons pas conscience de notre salut par la grâce d'Amida, nous pouvons croire que nous sommes quelque chose, et non pas une quantité totalement négligeable mais nous nous apercevons de notre profonde erreur dès que nous comprenons le dessein miséricordieux du Bouddha qui veut nous sauver par son désir de bonté et de vérité; nos yeux spirituels découvrent alors l'obscurité de nos cœurs remplis d'impuretés et de mensonges, et nous nous repentons de notre complète ignorance. Tant que nous ne connaissons pas le désir de salut d'Amida, nous pensons que nous sommes des voyageurs solitaires ne sachant où diriger nos pas, ou de malheureux orphelins n'ayant ni affectueux parents, ni demeure accueillante. Mais, dès l'instant où le nom d'Amida ouvre en nous-mêmes des régions spirituelles, auparavant ignorées, nous sommes profondément reconnaissants et heureux. Nous savons que nous sommes ses enfants; qu'il est notre honoré père qui nous protège à chaque minute de notre existence; que la demeure où nous résiderons est déjà magnifiquement construite, et que, guidés par la main conductrice de notre père, nous approchons de notre maison pas à pas. Telle est, en résumé, la foi des fidèles de la Vraie Secte de la Terre Pure.

LA VIE.

La Vraie Secte de la Terre Pure est une religion pour le foyer domestique: elle enseigne à être loyal vis-à-vis de ses maîtres, respectueux envers ses parents, affectueux pour sa femme et ses enfants, laborieux dans le travail; à faire toutes les choses possibles pour contribuer au bien-être général, et à croire au désir de salut d'Amida. Il n'est nullement nécessaire, suivant la doctrine de la Vraie Secte, de se retirer du monde et de se conformer à certaines austérités religieuses pour être sauvé; on peut mener une vie officielle, s'occuper de commerce, être un soldat, un fermier ou un pêcheur, pourvu que l'on remplisse diligemment ses occupations respectives et que l'on croie en Amida en toute sincérité de cœur. La vie d'un fidèle de la Vraie Secte n'est pas compliquée: il lui suffit, tandis qu'il continue de vivre sa vie de péché et d'ignorance, d'être profondément reconnaissant de la grâce du Bouddha qui nous aime tant qu'il veut nous sauver malgré notre ignorance et nos péchés; de réciter son nom du fond du cœur, et d'être courageux dans l'accomplissement de ses devoirs journaliers.

La volonté d'Amida se manifeste partout et en toutes choses; elle est présente dans la personne de nos maîtres, parents, amis, frères, femmes, enfants, ainsi que dans le pays ou la communauté auxquels nous appartenons; le Bouddha nous protège, nous nourrit, nous console, et nous instruit de toutes les façons. Nous lui devons, non seulement notre naissance à la Terre Pure, mais même notre vie quotidienne sur cette terre, vie pour laquelle nous devons lui être profondément reconnaissants. N'oublions pas quelle dette nous avons vis-à-vis de ceux qui nous entourent et considérons les avec respect et amour. Nous devons nous efforcer, autant que possible, de remplir fidèlement nos devoirs, de travailler au développement du bouddhisme ainsi qu'au bien-être de la famille, de la patrie et de la société, afin de payer de la sorte à peine la millième partie de ce que nous devons à Bouddha. Travailler ainsi pour l'humanité avec des sentiments de reconnaissance est la véritable joie d'un bouddhiste. Celui-ci possède toujours la joie intérieure, car il croit fermement à sa naissance dans la Terre Pure par la grâce d'Amida, mais rien, dans son apparence extérieure, ne le fait distinguer d'un autre homme.

Un officier bouddhiste, un soldat bouddhiste, un homme d'affaires bouddhiste, n'a rien qui le fasse remarquer comme tel parmi ses compagnons; il obéit aux institutions morales, agit conformément aux lois de l'État, ne commet aucun acte qui soit en opposition avec les habitudes ou les coutumes de son pays, tant qu'elles ne portent pas atteinte à la morale; la seule chose qui le distingue visiblement des créatures non bouddhistes est sa vie intérieure, vie remplie de joie et de bonheur, à cause de sa foi en l'amour d'Amida sauveur de tous les êtres, car ce qui constitue le vrai bouddhiste est sa vie intime et non son apparence extérieure.



Divers

L'Activité industrielle et commerciale du Japon au Chantoung.

D'après *the Yokohama Chamber of Commerce Journal*, le Gouvernement japonais n'a pas dépensé en capitaux moins de 130 à 150 millions de yen dans le territoire de Kiaochao, depuis son occupation au début de la guerre mondiale.

Jusque-là, l'Allemagne avait dépensé dans le Chantoung 59 millions de marks, soit environ 28.000.000 de yen. Sur ce chiffre, 5 à 6 millions de yen avaient été placés dans les entreprises minières; le restant, 23.000.000 de yen, avait été consacré par elle à la construction du chemin de fer du Chantoung. Or, depuis sa prise de possession du chemin de fer, le Japon a dépensé dans cette dernière entreprise, en améliorations de toutes sortes presque le double des 28.000.000 de yen investis par l'Allemagne; à la place de 40 locomotives, on en compte maintenant 102; les voitures à voyageurs ont passé juste au double, soit à 160; les wagons de marchandises ont également subi une augmentation notable. Les dépenses payées par le Japon pour les canalisations d'eau, l'électricité, la construction d'abattoirs peuvent être évaluées à un total de 50 à 60 millions de yen. Restent les salines qui occupent une superficie de 72.000.000 de tsubo et ont exigé 30.000.000 de yen; mais l'industrie du sel étant une affaire privée, les fonds en ont été avancés par les banques.

La Chine rachètera probablement le chemin de fer du Chantoung au prix de 100 millions de yen, payable en bons du Trésor.



Vie de la Société

**Vingt-deuxième Assemblée générale annuelle de la Société
franco-japonaise de Paris.
(Paris, 30 mars 1922)**

Présidence de M. Bertin, président.

La vingt-deuxième Assemblée générale de la Société franco-japonaise de Paris a eu lieu le 30 mars 1922, à 17 h. au Musée des Arts Décoratifs.

Au bureau, avaient pris place, à côté du *président*, M. Bertin, M. Souhart, *secrétaire général*, M. Alévêque, *secrétaire général adjoint*, M. Dopfeld, *bibliothécaire-archiviste*; étaient présents également : MM. Ashida, général B^{on} Corvisart, Krafft, Lemaire, Odin, Vever, Yves Guyot, *membres du Conseil*, Pelliot, D^r Pin, Rey.

Le procès-verbal de la dernière assemblée générale est lu et adopté.

Dans une brève allocution qu'il prononce, le Président dit qu'il est heureux de constater l'heureux développement de l'amitié franco-japonaise qui s'est manifestée encore tout récemment par la Conférence de Washington, puis il donne la parole au Secrétaire général pour le rapport annuel sur la Société.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

L'année 1921 a été l'occasion pour notre Société d'affirmer son existence en s'associant, dans la mesure de ses moyens à la belle réception faite à Paris à son Altesse Impériale le Prince héritier du Japon, venu en Europe, à bord du cuirassé *Katori*, pour faire un voyage d'études et d'instruction. Tous ceux qui s'intéressent aux choses du Japon et connaissent ses traditions historiques savent l'importance qu'avait un tel déplacement qui rompait avec le protocole national pour s'harmoniser avec les nouvelles conditions politiques de l'empire du Soleil Levant et la place prise par son gouvernement dans le concert des grandes puissances mondiales. Notre Société peut donc être fière du très grand honneur que lui a fait S. A. I. le Prince Hirohito, aujourd'hui Régent de l'Empire, en acceptant le déjeuner organisé par elle au château de Chantilly, le

6 juin dernier. C'est une date qui restera gravée dans nos annales et que nous ne pourrions oublier de longtemps. Certes, nous aurions voulu donner à cette réunion un caractère plus grandiose en y faisant participer tous ceux de nos membres — et ils étaient nombreux — qui désiraient présenter leurs hommages à Son Altesse Impériale, mais comme vous le savez, en raison de certaines conditions particulières, nous avons dû restreindre nos convocations dans la Société aux seuls membres du Conseil d'Administration. Aussi avons-nous été heureux de pouvoir organiser le surlendemain 8 juin une manifestation plus large de l'amitié franco-japonaise en donnant un thé en l'honneur de S. A. I. le Prince Kan-in, qui préside avec tant de sollicitude notre sœur japonaise, la Société franco-japonaise de Tôkyô.

Enfin, la Société n'a pas voulu laisser venir à Paris le vice-amiral SAÏTO, commandant la division-école de la marine japonaise, sans lui offrir, ainsi qu'aux officiers de son état-major et aux aspirants-élèves, un thé auquel de nombreux membres ont assisté.

Ces réunions, qui permettent aux familles japonaises et françaises de se rencontrer, ne peuvent être que profitables à l'expansion de notre Société et rentrent entièrement dans notre programme; elles sont même plus avantageuses que des déjeuners où ne peut assister qu'un nombre restreint de convives; aussi serions-nous heureux de pouvoir profiter de toutes les occasions possibles pour les renouveler plus fréquemment si nous n'avions pas à compter avec notre excellent trésorier, le gardien scrupuleux de notre caisse.

Du reste, malgré les rigueurs des temps présents, l'augmentation du nombre de nos membres adhérents que j'avais signalée dans mon rapport de l'année dernière a persisté; et je crois être d'accord sur ce point avec notre trésorier, les cotisations rentrent plus nombreuses; je ne vous dirai pas, il est vrai, plus facilement. Par ce temps de vie à la vapeur, qui de nous en effet n'a pas souvent quelque négligence à se reprocher dans le paiement d'une petite cotisation que vient un jour lui réclamer un imprimé quelconque? On en reçoit tant d'imprimés qu'on en est débordé et qu'on jette souvent au panier par distraction ceux qui devaient vous intéresser, avec les indifférents et les inutiles: il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les cotisations de l'année courante soient recouvrées un peu en retard, et nécessitent souvent une lettre ou deux de rappel. Aussi est-il permis à votre secrétaire général sans vouloir empiéter ici sur le rapport de votre trésorier, de souhaiter que le nombre de nos membres à vie augmente; il est certainement inférieur à celui qu'il pourrait être; l'année dernière par exemple nous n'avons enregistré qu'une seule souscription de membre à vie et deux de membres donateurs.

Ce retard dont nous venons de parler, notre société d'ailleurs, n'en donne-t-elle pas malheureusement l'exemple dans l'envoi de son *Bulletin*?

C'est ainsi que les numéros 49 et 50, correspondant aux derniers

trimestres de l'année 1921 ne vous ont pas encore été livrés. Notre société a cependant des circonstances atténuantes que nous implorons de vous; ces bulletins, dont la matière était prête depuis longtemps, ont été retardés par la faute de l'imprimeur, qui, malgré les efforts et les réclamations de notre dévoué collègue, M. Lemaire, n'arrive pas à nous servir en temps utile. Les grèves, la grippe dans son personnel, objecte l'imprimeur, sont les causes de ces retards. C'est peut-être vrai; mais peut-être aussi faudrait-il en accuser cette fameuse journée de huit heures dont les méfaits ne se comptent plus! Il paraît que tous les bulletins périodiques des sociétés savantes ne paraissent plus à leur date fixe : Quoi qu'il en soit, il y a là une situation sur laquelle notre Conseil d'Administration aura à statuer; car il est inadmissible, pour la bonne tenue de votre *Bulletin*, que de tels retards continuent et que nos bulletins paraissent à des dates arriérées de six mois. Tels articles qu'ils contiennent étant d'actualité n'offrent plus alors grand intérêt; or il ne faut pas que votre Bulletin devienne un recueil bon seulement à constituer des archives destinées à s'empiler sur quelques rayons de bibliothèques « ces nécropoles de la pensée » où personne n'ira les lire.

Avant de clore ce rapport sur l'activité de votre société pendant l'exercice écoulé 1921-22, je dois vous signaler le projet qu'avait eu notre société, fidèle à ses traditions d'hospitalité, de recevoir comme il convenait la mission économique japonaise, présidée par l'éminent D^r Dan, qui, après avoir visité l'Amérique et l'Angleterre, est venue à Paris au mois de février dernier. Malheureusement, le séjour dans notre capitale de cette mission, composée des plus éminents spécialistes japonais en matière de commerce, d'industrie et de banque, a été si court que malgré les démarches tentées auprès d'elle par votre bureau, il n'a pas été possible de donner suite à ce projet. Nous n'en avons pas moins pris contact avec cette mission dans les différentes réceptions organisées en son honneur par les principaux groupements français du commerce et de l'industrie, et notamment lors du banquet très réussi qui lui a été offert par la Banque franco-japonaise le 3 février.

MESSIEURS,

Depuis votre dernière assemblée générale, deux places se sont trouvées vacantes dans votre Conseil d'Administration : pour les remplir, il a été fait choix de notre ancien ambassadeur à Tôkyô, M. Regnault, et de M. Martinie, notre ancien attaché naval à Tôkyô, actuellement membre du Conseil d'Administration de la Banque franco-japonaise; nous vous demandons de vouloir bien ratifier ces nominations.

Les nominations de MM. REGNAULT et MARTINIE comme membres du Conseil sont ratifiées par l'assemblée.

La parole est ensuite donnée à M. LEMAIRE pour lire quelques pages de la préface d'un livre publié avec le concours de la Société, par M. le pro-

fesseur D^r Miyajima, délégué du Japon à la Société des Nations pour les questions sanitaires, et qui sera adressé à chacun des membres de la Société avec l'un de nos prochains bulletins : elles expliquent les circonstances dans lesquelles ce livre a été écrit et le but visé par son auteur en le publiant.

En l'absence du Trésorier, non encore arrivé à la séance, le Secrétaire général donne lecture du rapport financier qui est ainsi conçu :

RAPPORT DU TRÉSORIER.

MES CHERS COLLÈGUES,

Nous venons vous présenter les comptes de la Société pour l'année 1921. Vous remarquerez tout d'abord que nous avons modifié le mode de présentation de façon à rendre plus sensibles les dépenses faites pour nos réunions qui ont été nombreuses et ont eu beaucoup de succès ainsi que nous l'a dit notre secrétaire général. La seconde remarque que je tiens à faire c'est la bienveillance que notre Société a rencontrée autour d'elle, d'où la somme fabuleuse des dons que nous avons reçus et dont nous tenons à remercier tout particulièrement les généreux donateurs. L'Ambassade nous a remis 15.000 f de la part de S. A. I. le Prince Héritier, la Banque franco-japonaise 5.000 f pour nous aider à recevoir dignement nos hôtes. Le Ministère de l'Instruction Publique nous a accordé sa subvention annuelle. Enfin MM. Bapst, Hugues Krafft et Regnault ont tenu aussi à nous aider. Nous exprimons nos vifs remerciements à tous nos bienfaiteurs. Nos recettes se sont élevées à 2.168 f 20, pour cette année; mais nos bulletins nous coûtant très cher, une partie de notre capital actuel y sera consacrée, et nous n'avons déjà plus intacts les 14.000 f placés en bons de la Défense nationale et en bons du trésor à deux ans.

Les recettes se décomposent de la manière suivante :

<i>Recettes</i>	francs
	—
Cotisations annuelles.	3.055,00
Cotisations à vie	718,00
Insignes.	79,00
Vente de bulletins.	230,75
Revenus.	2.168,20
Dons	22.100,00
Divers	5.474,70
En banque au 1 ^{er} janvier 1922	3.048,15
Vente de titres	5.479,80
	<hr/> 42.353,60
	—
<i>Dépenses</i>	francs
Employés.	202,00
Secrétaire et trésorier.	233,85
Envoi au Japon.	343,65
Bibliothèque.	95,55

<i>Dépenses</i>	<i>francs</i>
Divers	211,55
Réunions	17.015,10
Bulletins.	7.326,30
Dû au trésorier.	87,74
En caisse au 31 décembre 1921.	505,21
En banque	2.483,05
Achat de titres	13.849,60
	42.353,60

L'avoir de la Société se compose de :

- 51 Obligations Ouest anciennes, 3 p. 100.
- 140 f Rente Japonaise, 4 p. 100, 1905.
- 200 f Rente Française, 5 p. 100 amortissable.
- 600 f « « 6 p. 100, 1920.
- 7.000 f Bons de la Défense Nationale.
- 7.000 f Bons du Trésor.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées par l'assemblée. Auparavant le Secrétaire général avait fait remarquer les différences qui existaient entre le rapport présenté cette année et celui de l'année dernière et qui étaient à l'avantage du premier. C'est ainsi que les cotisations sont passées de 1.529 f 75 à 3.055 f, la vente des bulletins de 112 f à 230 f 75 c, les revenus de la Société de 1.499 f 68 c à 2.168 f 20 c. Il est vrai que les dépenses ont également augmenté, notamment celles de nos réunions qui de 2.882 f 50 c ont monté à 17.015 f 10 c, en raison des réceptions extraordinaires de la Société motivées par la présence à Paris de S. A. I. le Prince Héritier du Japon; les bulletins ont un peu diminué de prix, puisqu'ils ont été ramenés de 9.765 f à 7.326 f.

Il est ensuite procédé au dépouillement des votes pour le renouvellement de la première série des membres du Conseil d'Administration :

Votants 76. Ont obtenu :

ALÉVÊQUE,	76	voix
KRAFFT,	76	—
LEMAIRE,	76	—
METMAN,	76	—
REGNAULT,	76	—
VEVER,	76	—
HERRIOT,	69	—
TAVERNIER	4	—

En conséquence sont proclamés membres du Conseil d'Administration de la Société franco-japonaise pour une période de cinq années : MM. ALÉVÊQUE, KRAFFT, LEMAIER, METMAN, REGNAULT, VEVER, HERRIOT.

La séance est levée à 18 h.

**Déjeuner du jeudi 15 juin 1922,
en l'honneur de S. A. I. le Prince Kita Shirakawa**

Le jeudi 15 juin 1922, la Société franco-japonaise a offert au Cercle militaire des Armées de terre et de mer, un déjeuner en l'honneur de S. A. I. le comte Kita, pseudonyme sous lequel se trouve en France depuis plusieurs mois S. A. I. le Prince Kita Shirakawa. Prévue d'abord pour le commencement de l'année, cette réunion avait dû être remise par suite du départ de Son Altesse Impériale pour le midi de la France, puis retardée encore en raison de l'absence de Paris de S. E. le vicomte Ishii, appelé à se rendre à la conférence de Gênes.

Le Prince était venu accompagné de son aide de camp, le colonel Otta, et du commandant Haillot, attaché à sa maison. Du côté japonais, se trouvaient avec l'Ambassadeur : M. Matsuda, ministre plénipotentiaire, le commandant Itchijo, attaché naval, le lieutenant colonel Shibouya, attaché militaire, MM. Tani, Miyakoshi, Hidaka, Funahashi, de l'Ambassade impériale; lieutenant de vaisseau ingénieur Nagaé, professeur Ohsumi, Hibiki, Souwa.

Les autres convives étaient les amiraux Fournier et Guépratte, le général Lebon, MM. Yves Guyot, Charlot, ministre plénipotentiaire, baronne Le Lasseur, M. Paul Boyer, administrateur de l'École des Langues Orientales vivantes, colonel Faure, commandants Martinie et Brylinski, comte de Pimodan, MM. Muller et Dizengremel, de la Banque Franco-japonaise, D^{rs} Pin et Thoyer-Rozat, M. et Mme Maurice de Waleffe, MM. Souhart, secrétaire général, Chevalier, trésorier, Alévêque, secrétaire général adjoint; Dopfeld, bibliothécaire-archiviste de la Société; MM. Chera-dame, Madrolle, Jordan, Garibaldi, Gourdin, Helary, Perrin, Logé, Delmouly (du *Radical*).

S'étaient excusés : les ambassadeurs Bapst et Crozier, général baron Corvisart, lieutenant-colonel Bertin, Krafft.

Au champagne, les toasts suivants ont été échangés.

TOAST DE M. BERTIN, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

MONSEIGNEUR, MONSIEUR L'AMBASSADEUR, MES CHERS COLLÈGUES,

La présence de S. A. I. le prince Kita inspire naturellement le toast que j'ai à vous proposer tout d'abord.

Je lève mon verre en l'honneur de S. M. l'Empereur et de S. A. I. le Prince Régent de l'Empire que la Société franco-japonaise a eu l'insigne honneur de recevoir à Chantilly, il y a quelques mois à peine.

Monseigneur, votre présence me rappelle tout particulièrement le souvenir de vos parents, le prince et la princesse Kita Shirakawa, qui ont bien voulu, pendant mon séjour au Japon, m'honorer de leur bienveillance.

C'est en particulier à votre père que je dois la faveur d'avoir visité les sanctuaires de Nikkô, dans des conditions dont n'a joui aucun autre Français.

A son Altesse impériale, le comte Kita, j'adresse tous les souhaits de la Société franco-japonaise pour son heureux séjour en France.

TOAST DE S. A. I. LE COMTE KITA.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Les aimables paroles que votre distingué président a bien voulu m'adresser m'ont vivement touché, parce qu'elles m'étaient adressées en votre nom, et parce que M. Bertin les prononçait.

Votre Société, qui vise un but si élevé et si sympathique à tout homme de culture affinée, m'a fait, en m'invitant, un honneur et un plaisir dont je tiens à la remercier.

Je lève mon verre en l'honneur de M. le Président de la République française, et aux succès de la Société franco-japonaise.

Puis les convives se sont levés de table pour aller prendre le café dans les salons du Cercle où ils ont continué pendant assez longtemps les conversations empreintes de la plus grande cordialité qui avaient régné pendant le déjeuner, et ont pu apprécier les qualités d'extrême affabilité de S. A. I. le comte Kita.

**Matinée du 8 avril 1922, organisée par l'Association française
des Amis de l'Orient, en commémoration de la naissance
de Çakyamuni.**

Le 8 avril 1922 l'Association française des Amis de l'Orient a donné dans la matinée, à la salle Hoche, en commémoration de la naissance de Çakyamuni, une fête japonaise des plus élégantes et des mieux réussies. De nombreux membres de la Société franco-japonaise, parmi lesquels se trouvaient : notre président, M. Bertin, M. Souhart, secrétaire général, M. Chevalier, Consul du Japon, M. le D^r Pin, M. et Mlle Valet, etc. avaient répondu aux invitations qui leur avaient été gracieusement adressées par l'Association.

Après des discours prononcés par le président de l'Association, M. Senart membre de l'Institut, par le professeur Ohsumi et par M. Matsuda, ministre plénipotentiaire, remplaçant S. E. l'Ambassadeur du Japon parti pour la Conférence de Gênes, M. Hackin, conservateur adjoint du Musée Guimet, a retracé brièvement la vie du grand philosophe Çakyamuni ; puis, de jeunes

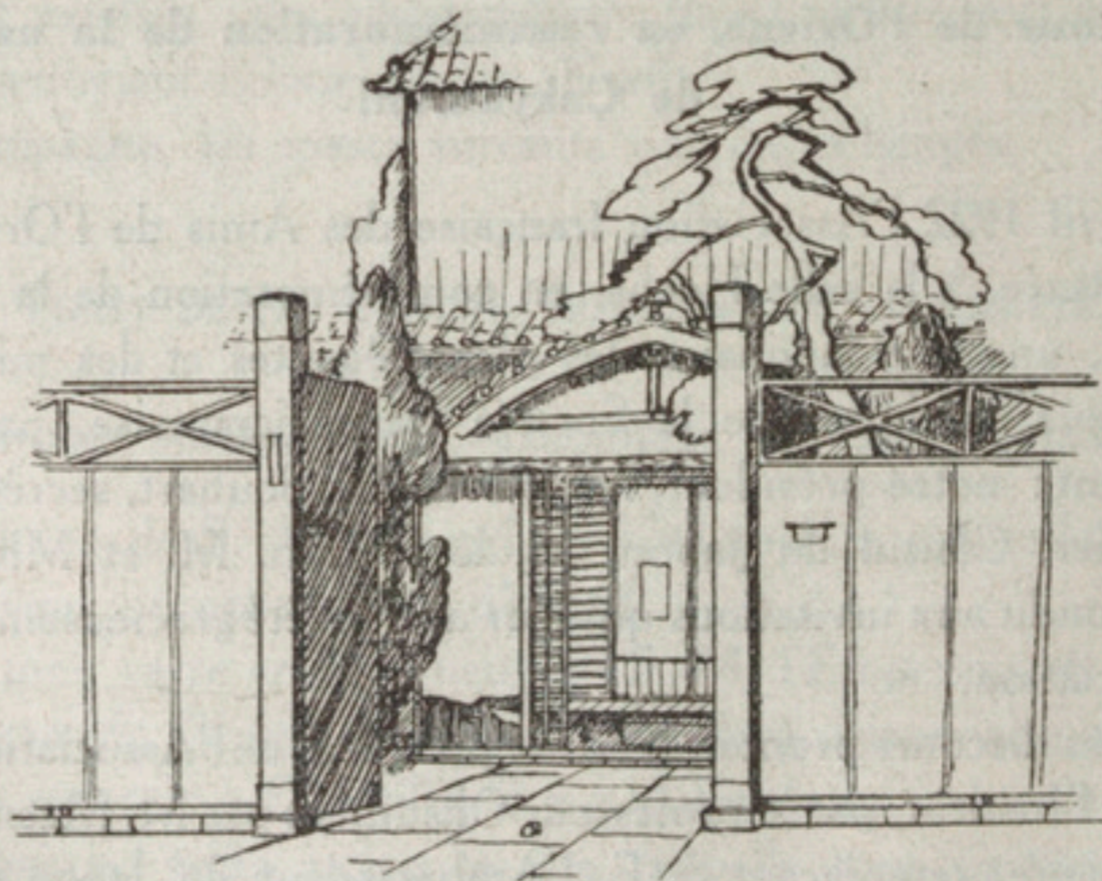
enfants sont venus apporter des fleurs sur l'autel fleuri installé au fond de la salle, et devant lequel ont été accomplis les rites bouddhiques.

Un concert de musique japonaise savamment interprétée, a eu lieu ensuite. Au piano, M. Paul Loyonnet a donné une suite de morceaux intitulée « six vues sur le Fuji-no-Yama »; un Japonais, doué d'une très belle voix, a enlevé les applaudissements des auditeurs en chantant différentes chansons populaires dans l'Empire du Soleil Levant; et une Norvégienne, Mme Mabel Maugham, sur un instrument à cordes rappelant le shamisen et le goto, a joué plusieurs morceaux d'allure vraiment orientale.

La fête s'est terminée par un thé servi à un luxueux buffet et auquel tous les assistants ont fait grand honneur. Nous ne pouvons qu'adresser toutes nos félicitations aux organisateurs de cette charmante fête.

M. YVES GUYOT a été nommé vice-président de la Société franco-japonaise en remplacement de M. Dufourmantelle, démissionnaire. Notre collègue, qui est un spécialiste en matière économique, appartenait au Conseil depuis de nombreuses années. M. Dufourmantelle, selon le désir qu'il en a exprimé, prend sa place dans le Conseil.

Nous apprenons avec plaisir la promotion au grade de Consul général de notre collègue, M. H. CHEVALIER, Consul du Japon à Paris et trésorier de notre Société. Toutes nos félicitations.



Bibliographie

La Mandchourie et le Japon.

Au moment où les informations reçues d'Extrême-Orient nous ont récemment signalé la nouvelle « guerre de généraux », dont le théâtre a été les environs de Pékin, et qui a mis aux prises le commandant militaire de la Mandchourie, Tsang-tso-lin, et celui du Canton, Oupei-Fou, nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur signaler un petit livre édité par Pierre Roger et C^{ie} (54, rue Jacob, Paris), sous le titre *La Mandchourie et le Japon*, qui constitue une précieuse source de documentation, au point de vue politique, économique et commercial, sur une région dont la population peut être évaluée à 20 millions d'habitants et où le Japon, du fait de ses 100.000 nationaux qui y sont installés, possède des droits et des devoirs spéciaux.

La première partie de ce travail est consacrée à l'examen de la Mandchourie, telle qu'elle a été autrefois et telle qu'elle est actuellement.

Habitée à l'origine par les Toungouses, population guerrière ne vivant que de chasse et de pêche, la Mandchourie a dû son développement économique aux immigrants chinois qui, à partir du XVIII^e siècle, se portèrent dans cette région, la cultivèrent, et créèrent un courant commercial par l'échange des produits du sol avec les produits manufacturés venant du Sud, courant que l'ouverture, en 1862, au commerce international du port de Niou-tchang ne pouvait que développer. Si alors Niou-tchang n'a pas atteint toute la prospérité que l'on pouvait croire, et s'est laissé dépasser par Dairen (Port-Dalny), la raison en est que son port est fermé par les glaces pendant l'hiver et que le Liao, sur lequel il est situé, est encombré dans son cours par des bancs de sable que seules des jonques de faible tonnage peuvent traverser.

La guerre de 1894-95 entre la Chine et le Japon devait néanmoins assurer à Niou-tchang une prospérité encore plus grande, par suite du développement dans cette région de l'exportation du soja et de tourteaux à destination de l'Empire du Soleil Levant. Les Japonais, en effet, avaient trouvé dans les tourteaux mandchouriens un excellent engrais bon marché, capable de suppléer aux engrais à base de chair de poisson devenus trop chers. Le coton, qui fait le principal commerce d'importation en Mandchourie, restait, il est vrai, dans les mains des maisons anglaises et améri-

caines, les fabriques japonaises ne pouvant alors lutter avec celles de Manchester et des États-Unis, mais il se développait de plus en plus, en même temps que la population augmentait par suite de l'immigration importante des ouvriers agricoles appelés à travailler dans les fermes indigènes et dont bon nombre se fixaient dans le pays.

Mais ce furent les Russes qui, quoique travaillant dans un but purement militaire, furent les véritables pionniers de la Mandchourie septentrionale. La construction du chemin de fer de l'Est chinois à travers les riches plaines de Moukden, la création de toutes pièces à Port-Dalny d'une ville de 18.000 âmes, les travaux exécutés à Port-Arthur pour en faire une place de guerre de première classe, devaient apporter à la Mandchourie un bien-être que la guerre de 1904-05 n'a fait que momentanément interrompre. Bien plus, les armées combattantes ayant été alors nourries presque entièrement sur le pays, les habitants en ont tiré de grands profits; la fourniture des farines, par exemple, a été pour certains marchands chinois la source de véritables fortunes, et des villes, comme Kharbine, ont atteint un développement prodigieux.

Depuis la paix de 1905, le Japon a continué à favoriser la mise en valeur de la Mandchourie, et si certaines fautes, comme celle d'avoir créé deux centres, l'un administratif à Port-Arthur, et l'autre financier à Dairen, ont pu lui être reprochées, il n'en est pas moins avéré que le militarisme y a cédé la place au commercianisme, soit dans la Mandchourie septentrionale restée sous l'influence russe, soit dans la Mandchourie méridionale. Les chemins de fer ont été développés, la construction de nouvelles lignes décidée, et le gouvernement japonais a pu, grâce à la possession des chemins de fer protéger contre les attaques des brigands les entreprises commerciales de ses nationaux, entreprises qui contribuent à la prospérité de la Mandchourie. La proposition faite, en 1910, par les États-Unis, de neutraliser les chemins de fer mandchouriens ne pouvait avoir aucune suite, puisque, comme l'a fait observer à Washington le gouvernement japonais, elle était contraire aux traités et ne répondait à aucune nécessité, le principe de la porte ouverte et le respect des droits de souveraineté de la Chine étant mieux appliqués en Mandchourie que dans n'importe quelle autre région de la Chine.

Le chapitre v est consacré à une étude très documentée sur la Compagnie du Sud Mandchourien qui est devenue le principal facteur du développement économique du pays. Ressources financières, travaux, transports par mer, ports, mines de charbon, gaz et électricité, hôtels, administration de la zone du Sud Mandchourien, laboratoires, tout y est passé en revue et fort intéressant à lire. En résumé, le Sud-Mandchourien est à la fois le maître et le serviteur de la Mandchourie. Aussi, la question qui se pose maintenant est la suivante : « la Compagnie du Sud Mandchourien doit-elle continuer de s'occuper de tant de choses diverses, ou devra-

t-elle céder à des particuliers certaines de ses entreprises, de façon à concentrer ses efforts sur celles qu'elle seule est capable de mener à bien? »

Dans le chapitre suivant (Chapitre VI) sont traitées les questions commerciales se rapportant à la Mandchourie qui, en 1918, entrainait pour 16,8 p. 100 dans le commerce total de la Chine. Ce commerce (importation et exportation) ne représentait en 1908 qu'une valeur de 95.812.627 taëls; en 1918, cette dernière était montée à 267.203.000 taëls. Aux mêmes époques, l'importance du port de Dairen était passée, sur la liste des grands ports chinois, du quatrième rang au deuxième (valeur du commerce total en 1908 : 32.258.401 taëls; en 1918 : 165.824.207 taëls) grâce à ses débouchés et à la richesse de la région. Il est peu probable que Dairen rétrograde jamais.

La seconde partie du livre comporte deux paragraphes :

1° L'avenir de la Mandchourie, qui est la reproduction d'un article de M. I. O. P. Bland, paru dans *the Edinburgh Review* d'octobre 1921.

2° Le droit du Japon à l'existence, analyse de la question du Pacifique par Georges Bronson Rea (article paru dans le numéro de novembre 1921 de la *Far Eastern Review*, Shanghai et reproduit dans un des derniers numéros du *Bulletin de la Société franco-japonaise*).

Ils sont à lire *in extenso*, en raison de la compétence parfaite en ces matières de leurs auteurs. On comprendra pourquoi, aussi longtemps que la Chine sera incapable d'assurer le maintien de l'ordre dans ses provinces orientales ainsi que dans la Mongolie orientale, les capitaux étrangers placés dans ces régions n'auront d'autre protection que celle que peut leur accorder le gouvernement japonais. L'application des lois chinoises, l'hostilité passive des fonctionnaires et la corruption qui l'accompagne, l'intérêt collectif de la nation toujours sacrifié à l'intérêt particulier, y seront, pour longtemps encore, des obstacles à l'autorité du gouvernement central de Pékin dont la dernière « guerre des généraux » vient de nous révéler une fois de plus l'impuissance.

F. S.

La vie sociale au Japon, par K. MITSUKURI, publié par M. MIYAJIMA.
— Il n'y a pas grand'chose à dire du contenu de ce charmant petit livre puisque un exemplaire en a été offert gracieusement par M. Miyajima et la Société franco-japonaise à chacun de ses membres et que tous sont censés l'avoir lu. Au cas où ils ne l'auraient pas fait, nous nous permettrons seulement de leur recommander cette lecture : elle ne leur prendra pas plus de deux heures et, très probablement, elle leur apprendra sur le Japon bien des choses qu'ils ignoraient ou connaissaient mal, et ils y trouveront un ensemble de faits et d'idées qu'on rencontre rarement condensés sous

un aussi petit volume. Il ne nous appartient pas de faire plus longuement l'éloge d'un ouvrage à la publication duquel des personnes qui nous sont chères et nous-même avons pris une part importante; qu'il nous soit permis cependant de dire comment ce petit livre a vu le jour et pourquoi tous ceux qui ont participé à sa publication y ont apporté non seulement tous leurs soins mais aussi un peu de leur cœur. Que M. Miyajima veuille bien nous pardonner si nous dépassons les limites de la discrétion.

Le professeur docteur Mikinosuke Miyajima est délégué du Japon à la Société des Nations. Il fait partie de la Commission d'Hygiène qui s'occupe de toutes les questions sanitaires et qui — soit dit en passant — a réussi victorieusement à préserver l'Europe occidentale des épidémies de typhus et de choléra qui règnent actuellement en Russie. Comme délégué du Japon, le professeur Miyajima prend donc part, depuis un an, à toutes les réunions internationales organisées en Europe par la Société des Nations. Ceci explique pourquoi, au texte du professeur Mitsukuri sur *La vie sociale au Japon*, M. Miyajima a cru devoir ajouter quelques mots personnels sur *L'abus de l'opium et sa répression au Japon*. Et nous croyons savoir qu'à la Société des Nations, les Japonais mènent le bon combat pour l'abolition de l'opium, ce fléau de l'Extrême-Orient, fléau qui d'ailleurs, depuis peu, menace aussi l'Europe si nous n'y prenons point garde.

C'est un ami commun, M. Gorai, retourné au Japon (1) et les travaux de M. Mikimoto sur les perles fines japonaises (2) qui nous ont mis en relations avec le professeur Miyajima.

Le professeur Miyajima a voué à la mémoire de son maître, feu le professeur Mitsukuri, un culte qui ressemble fort à celui des Japonais pour leurs ancêtres avec, cependant, quelque chose de plus. C'est à lui, dit-il modestement, qu'il doit d'être ce qu'il est, et il ne lui sera jamais trop reconnaissant de lui avoir accordé sa paternité spirituelle. Le professeur Miyajima n'a pas été seul à en bénéficier : Mitsukuri a formé plusieurs générations de savants qui sont aujourd'hui une des gloires du Japon. Il semble bien que sa paternité spirituelle ne se soit pas bornée à son seul enseignement, quelle que fût sa haute valeur, et aux conseils qu'il prodiguait aux étudiants de la Faculté des Sciences de Tôkyô où il enseigna pendant vingt-cinq ans. Non seulement il les dirigeait et les aidait dans la poursuite de leurs travaux scientifiques mais encore, riche

(1) M. Gorai fit autrefois un long séjour en France. Les anciens membres de la Société franco-japonaise se rappelleront qu'il donna, quelques années avant la guerre, sous les auspices de notre Société, une conférence fort remarquable sur *L'évolution du socialisme au Japon*.

(2) Voir dans le *Bulletin de la Société franco-japonaise* (n° 48 d'avril-juin 1921) : *La production industrielle des perles fines au Japon, l'œuvre de M. Mikimoto*, par Mlle MARIE-YVONNE LEMAIRE.

de cœur et d'esprit, il laissait à ses meilleurs élèves le soin de tirer parti des idées qu'il avait généreusement semées. Signalons que c'est grâce à ses encouragements, à ses conseils et, probablement à quelque chose de plus, car M. Mikimoto a aussi pour sa mémoire un véritable culte, que M. Mikimoto entreprit et poursuivit, malgré ses premiers échecs et l'hostilité de son entourage, les travaux qui devaient le conduire à l'obtention des perles fines de culture. Ce n'est pas là le plus grand titre de gloire de Mitsukuri, qui réalisa le type parfait du vrai savant, désintéressé, mais c'est celui qui frappe le plus l'imagination des profanes puisque, dans le monde entier, depuis plus d'un an, les spécialistes sont à la recherche du moyen de distinguer, sans les détruire, les perles fines, dites naturelles, des perles de culture, dites japonaises, de Mikimoto ; ce sont aussi de vraies perles fines et tout aussi naturelles que les autres.

Comme le dit le professeur Miyajima dans l'introduction de *La vie sociale au Japon*, Mitsukuri avait donné en 1897, à Boston, sous les auspices du Lowell Institute, plusieurs conférences destinées à mieux faire connaître son pays des Américains. Le monde entier venait en effet d'être stupéfié par la victoire du Japon sur la Chine et les idées les plus fausses régnaient encore sur le Japon et les Japonais. Le texte de ces conférences n'avait jamais été publié : le professeur Miyajima désirait qu'elles le fussent car un séjour de quelques mois en Europe venait de lui apprendre qu'elles n'avaient rien perdu de leur actualité, la plupart des Européens étant encore actuellement aussi ignorants des choses du Japon que l'étaient les Américains il y a vingt-cinq ans. Cette publication eût été, en même temps, un hommage rendu à la mémoire du maître vénéré, peu connu en Europe et, hélas ! peut-être déjà un peu oublié au Japon.

Quand le professeur Miyajima nous eut fait part de son désir de traduire et de publier, en français, les conférences de Mitsukuri, nous eûmes avouons-le, quelques doutes sur l'opportunité et le succès d'une semblable publication. Nos doutes tombèrent à la lecture : tant par le fond que par la forme, le texte de Mitsukuri était un véritable petit joyau ; c'était là le petit livre d'initiation aux choses du vrai Japon qui devait convenir à des Français, pour qui on n'en avait jamais écrit. Les plus avertis des japonisants y pouvaient, d'ailleurs, trouver à glaner. Mais il fallait trouver un cadre digne du contenu : il ne fut pas difficile de convaincre le Bureau de la Société franco-japonaise de l'intérêt de la publication pour ses membres ; l'entente fut vite faite entre M. Miyajima et le Bureau ; elle leur a permis d'adresser gratuitement un exemplaire de la publication projetée à tous les lecteurs du Bulletin. Les autres bonnes volontés nécessaires furent trouvées facilement dans notre entourage immédiat.

Si nous en jugeons par les nombreux remerciements et félicitations qui sont parvenus tant à M. Miyajima qu'à la Société franco-japonaise,

le cadre n'a pas été jugé trop indigne du contenu, dont l'intérêt s'est accru, quoi qu'en dise notre ami Miyajima, des notes complémentaires qu'il a rédigées pour tenir compte des changements survenus depuis l'époque à laquelle les conférences furent données; et nous nous réjouissons fort d'avoir été l'artisan de l'heureuse combinaison qui a permis de faire plaisir à nos amis Japonais et à leurs amis.

E. L.



Le Secrétaire de la rédaction, Gérant :
E. LEMAIRE.